



**réflexions
sur la
veggie
pride**

Réflexions sur la Veggie Pride (<i>David Olivier</i>)	3
Pour ceux qui reprochent à la Veggie Pride d'être triste (<i>Coralie Fambrini et Sara Fergé</i>)	12
La Veggie Pride n'est pas un événement identitaire (<i>Brunella Bucciarelli et Marco Reggio</i>)	15
Diffuser le mode de vie végétarien : une critique (<i>Antonella Corabi</i>)	19
L'animal est politique (<i>Agnese Pignataro</i>)	27
Documents :	
Définition internationale de la Veggie Pride	38
Manifeste de la Veggie Pride	39
Foire aux questions	41

Traductions de l'italien : Nadine, Agnese Pignataro
Relecture : Cécile Goubet, David Olivier

Mise en page : Cristiano Milia

Photos p. 13, 17, 20, 24, 30, 34 et 52 :
Emmanuel Lebœuf (<http://emmanuel.leboeuf.free.fr/>)

Mai 2009. Imprimé par nos soins.
Reproduction autorisée en citant la source.

Réflexions sur la Veggie Pride

David Olivier

Cet article a été écrit par David Olivier, fondateur de la Veggie Pride, suite à la première édition de la manifestation, et a été publié dans le numéro 21 des Cahiers antispécistes (février 2002).

Végétarisme = végétarisme pour les animaux

La Veggie Pride affirme la fierté d'être végétarien^{ne} *pour les animaux*. Cela ne veut pas dire que d'autres thèmes, comme la santé ou le tiers-monde, doivent être censurés — il est certainement nécessaire par ailleurs de répondre à la propagande « médicale » qui affirme l'impossibilité de se passer de l'exploitation animale — mais que la question animale doit occuper la place centrale qui lui revient légitimement comme motivation pour le végétarisme. Les animaux sont les premiers concernés par le fait qu'on les mange ou non.

Vouloir imposer cela est en quelque sorte « non démocratique » vis-à-vis des personnes qui sont végétariennes pour d'autres motifs. Mais nous devons assumer cet acte, parce que mettre en avant un végétarisme pour d'autres motifs, c'est d'une certaine façon voler la parole aux animaux. Le végétarisme est, qu'on le veuille ou non, d'abord « à propos » des animaux et de leur non-meurtre, de leur non-exploitation.

Cette restriction est essentielle. Je ne verrais pas l'intérêt d'une Veggie Pride où tout serait mélangé et que les médias interpréteraient comme un énième défilé anti-malbouffe. Numériquement, je ne pense pas qu'une telle restriction élimine beaucoup de monde. Aujourd'hui, de plus en plus de personnes végétariennes disent ouvertement qu'elles le sont pour les animaux. Ce n'était pas le cas il y a quelques années seulement. Aujourd'hui on ose davantage l'affirmer — au moins entre nous. Nous devons faire de même sur la place publique, sans nous cacher derrière le discours consensuel « santé/nature/tiers-monde ».

Je pense même que beaucoup de personnes (sinon toutes) qui se disent et même se pensent végétariennes pour d'autres motifs le sont en réalité pour les animaux ; mais elles n'osent pas l'avouer, y compris parfois à elles-mêmes. La Veggie Pride doit être une sortie du placard, pour le végétarisme, au sens plein, et donc aussi une sortie de nos placards intérieurs, pour affirmer que nous sommes végétariennes pour les animaux.

Enfin, « je suis fier^e d'être végété pour ma santé » me semblerait une proposition aussi incongrue que « je suis fier^e de ne pas fumer pour ma santé ».

C'est parce que notre végétarisme est un refus du massacre qu'il est logique que nous en soyons fièr^es.

La végéphobie

Par son nom, évidemment, la Veggie Pride fait référence aux Gay Pride, puis Lesbian and Gay Pride, qui se déroulent dans de nombreuses villes depuis les



Le 5 octobre 2002 à Paris, lors des Journées Mondiales Végétariennes (JMV), la danse des fruits et des légumes. Pourquoi les végétariens se croient-ils obligés de faire les clowns, alors que le sujet dont ils parlent — le massacre de milliards d'êtres sensibles — est l'un des plus graves qui soit ?

années 1970. Je pense que le parallèle est fructueux, et que certains concepts militants homos s'appliquent aussi bien dans le cas du végétarisme. En particulier, on peut repérer et dénoncer dans nos sociétés une *végéphobie*, une hostilité envers les personnes qui refusent leur participation au grand massacre. Par la Veggie Pride nous revendiquons le fait de « sortir du placard ». Mon expérience personnelle, et le témoignage d'autres personnes, me font penser que c'est loin d'être toujours facile, et que nous devons faire face pour cela à une réelle volonté de nous faire *honte* du fait de nous soucier des animaux non humains.

Lorsqu'un crime collectif se commet, on se méfie de la personne qui refuse d'y participer ; on a du mal à croire qu'elle ne porte pas de jugement, qu'elle ne condamne pas en silence, et qu'un jour elle ne dénoncera pas. La végéphobie témoigne ainsi implicitement du fait que, dans le fond, tout le monde sait que nous avons raison ; tout le monde sait que tout le monde devrait cesser de manger les animaux. Cette honte qu'on nous renvoie, ce « Hitler était végétarien » qu'on nous lance avec tant de désinvolture, ne sont que l'envers de la honte qu'éprouvent les personnes qui participent à ce crime collectif.

Il y a trente-six façons pour le végétarisme d'être « dans le placard ». Le premier placard, c'est celui de tant de personnes qui mangent la viande, en refoulant toute interrogation au sujet de cet acte. D'autres admettent leurs doutes, mais ne sautent pas le pas, devant la pression de la famille, des collègues, des clients, des ami^es. D'autres sont végétariennes, mais chez elles seulement, lorsque personne ne les regarde. D'autres le sont pour de bon mais en évitant les repas de famille, en apportant leurs sandwichs au travail plutôt que d'aller à la cantine, en fuyant toutes les occasions où on risquerait de remarquer leur... particularité.

Un mot sur les cantines : puisque les végétarien^{ne}s se cachent, les cantines sont rarement confrontées à l'exigence de repas sans viande. Mais quand elles le sont, elles semblent manifester une résistance toute spécifique, que ne justifient pas les contraintes techniques mises en avant. Elles accepteront plus facilement de préparer d'autres types de repas particuliers. Il est à noter qu'un même repas sans viande peut facilement satisfaire aussi aux exigences juives et musulmanes — et peut même satisfaire tout le monde ! Du point de vue de l'organisation, un menu unique, végétalien, constituerait une simplification et non une complication. Mais tout se passe comme si les viandistes non seulement se permettaient de manger les animaux, mais se sentaient *dans l'obligation* de le faire.

Le végétarisme n'est pas interdit par nos lois, mais tend à être considéré comme un signe de sectitude par les autorités, et, en tant que tel, subit une répression officieuse. Par ailleurs, les autorités médicales françaises mentent systématiquement au sujet du végétarisme et encore plus du végétalisme, diffusant l'idée de l'impossibilité d'une alimentation humaine indépendante de l'exploitation animale¹. Ces avis aberrants font planer une menace légale contre les personnes qui veulent élever leurs enfants sans viande ; cela n'est pas un motif suffisant pour les leur retirer, mais fera figure de circonstance aggravante en cas de problèmes sociaux ou autres. En même temps, il sera plus difficile à ces parents de trouver des conseils pédiatriques et diététiques objectifs et adaptés, l'attitude du corps médical se cantonnant souvent au rejet. En somme, si le viandisme n'est imposé par aucune loi écrite, sa remise en question est systématiquement marginalisée².



Croient-ils le public incapable de prendre au sérieux le sort des animaux ? Un peu plus loin, en marge de l'événement, une militante a exhibé quelques vidéos d'abattoir. Les passants s'arrêtaient longuement, consternés. Par leur tristesse ils étaient bien plus proches des raisons qui nous font refuser de manger les animaux que ne l'étaient les participants aux pitreries officielles.

Le placard « santé/nature/tiers-monde »

Le végétarisme peut sortir d'un placard pour rentrer dans un autre ; dans un placard semblable aux ghettos où s'enferment parfois les homosexuel^{les}. Il ne s'agit plus alors de cacher son végétarisme, mais de masquer autant que possible la critique implicite qu'il représente de l'ordre spéciste, en lui trouvant toutes sortes d'autres motivations et en le présentant comme strictement personnel. Il y a quelques années, lors d'une conférence sur le « alimentation alternative » donnée à Lyon, j'ai interpellé les intervenants sur le fait qu'ils ne parlaient pas des premiers concernés, à savoir les animaux. L'un d'eux m'a répondu qu'il était lui-même végétarien de longue date, et l'était pour les animaux ; mais qu'il en avait eu vite assez de l'agressivité des gens à son égard. Il se présentait depuis lors comme végétarien pour sa santé.

Au moins avait-il le mérite d'être clair sur cette question. Mais je crois que ce sont ces mêmes raisons qui poussent tant d'associations et de personnes végétariennes à parler si peu de la question animale. Souvent font-elles même une véritable surenchère de discours naturalistes et humanistes ; comme pour se laver à tout prix du soupçon de prendre au sérieux les intérêts des non-humains. Ce sont ces discours qui forment l'image du végétarisme dans le grand public ; du moins, l'image que l'on se plaît à en retenir, lorsque l'on recherche le consensus. « Ah, vous êtes végétarien, sans doute ne buvez-vous donc pas non plus d'alcool... » — cela, je l'ai entendu mille fois. Par contre, lorsque la personne est d'humeur moins consensuelle, elle me lance plutôt que Hitler était végétarien et aimait (comme moi) les animaux. Je pense donc que ce placard « santé/nature/tiers-monde » ne trompe réellement personne ; il fonctionne comme un simple euphémisme.

Les animaux élevés et tués ne le sont pourtant pas par euphémisme. Notre sortie du placard doit aussi être la leur : la mise sur la place publique de notre existence, et de leur existence. Nous refusons de manger les animaux parce que nous reconnaissons l'existence et l'importance de leurs intérêts ; la Veggie Pride vise à nous permettre de dire que nous existons, de dire pourquoi nous existons, et donc de dire que eux, aussi, existent.

Veggie Pride, pas Antispé Pride

Je ne pense pas que l'on doive revendiquer une fierté pour une idée, pour une conviction. Or l'antispécisme est en soi une question d'idées. Le végétarisme en est une conséquence pratique évidente ; mais la réciproque n'est pas vraie. En tout cas, beaucoup de personnes refusent de manger la viande par éthique, par compassion, par sens de la justice envers les animaux, sans avoir jamais entendu parler d'antispécisme. Je crois que ce refus de la viande — fondé sur ces motifs — est en soi un motif légitime de fierté.

Il est nécessaire de poursuivre la réflexion antispéciste proprement dite ; mais on ne doit pas la concevoir comme l'unique mode de mobilisation et de lutte contre l'exploitation animale, voire contre le spécisme. Indépendamment des positions que les personnes peuvent avoir ou non sur des thèmes comme l'égalité animale, l'anti-naturalisme, la prédation et l'alliance avec d'autres luttes (antiracisme, féminisme, inégalités économiques...), le végétarisme reste

la « moindre des choses » dans notre relation avec les êtres sensibles non humains ; c'est une moindre des choses aujourd'hui rare, et dont le développement est une condition nécessaire pour le progrès d'une réflexion collective dans une direction antiséciste.

Revendiquer nos droits

Je ne conçois pas la Veggie Pride comme devant revendiquer que tout le monde cesse de manger les animaux. Je la vois comme une manifestation pour exiger notre droit à la pleine reconnaissance sociale et à la pleine liberté d'expression en tant que personnes qui sommes solidaires des animaux, et donc ne les mangeons pas et estimons illégitime que quiconque les mange.

Un schéma à double détente, en somme : par la Veggie Pride nous n'exigeons pas la fin du viandisme, mais exigeons de pouvoir l'exiger..

Cela peut paraître une distinction subtile, mais je crois qu'elle est essentielle. C'est un peu la même différence qu'entre partager les idées d'une personne et défendre son droit à les exprimer. Cette distinction est en principe reconnue dans nos sociétés démocratiques. Nous pouvons dès à présent, au nom des principes mêmes de la démocratie et des droits humains, exiger non que l'on se plie à nos idées, mais que l'on admette pleinement notre droit à les exprimer au grand jour et à ce qu'elles soient prises en compte avec sérieux, et non écartées et diffamées d'emblée.

Faire reconnaître ici et maintenant des droits d'animaux

Une réaction que nous pouvons facilement avoir est qu'il est spéciste de mettre l'accent sur nos droits d'êtres humains, et sur l'oppression végéphobe dont nous sommes victimes, plutôt que sur le sort des animaux non humains, qui est bien pire que le nôtre.

Cela peut sembler logique ; c'est en tout cas une attitude que j'ai eue pendant longtemps, au moins en partie, et que je crois nécessaire de critiquer. Pour logique qu'elle semble, elle est aussi paradoxale : au nom de l'antisécisme, elle nous amène en quelque sorte à opposer les droits des animaux aux nôtres. Et si au contraire nous considérons nos droits comme des droits d'animaux — puisque nous sommes des animaux ?

Dans notre société il est bien admis que l'on défende ses propres droits, ses propres intérêts. Si par contre on cherche à défendre ceux d'autrui, on se voit facilement retorquer « de quoi vous mêlez-vous ? ». C'est là une des difficultés que nous avons pour défendre les animaux non humains.

Mais en fait, ce qui compte comme « nos propres » droits et intérêts est aisément extensible, par identification. En cas d'attentat contre une communauté donnée, par exemple, on admettra très bien que d'autres membres de la même communauté manifestent ou soient reçus par les autorités. On ne leur dira pas « de quoi vous mêlez-vous, ce n'est pas vous-mêmes qui avez été blessés ou tués ! ». Au contraire, on pensera : « c'est logique, ils se défendent ». On le dira même si les personnes qui manifestent ne sont en fait pas elles-mêmes menacées. La communauté juive en France s'est

émue du procès antisémite mené il y a deux ans contre treize juifs en Iran. Pourtant, les juifs en France risquaient peu de subir eux-mêmes le même sort ! Cela n'empêcha pas qu'on les entende, en considérant là encore qu'ils « se » défendaient.

Cette identification peut fonctionner de bien d'autres façons encore : entre membres d'une même religion, d'un même groupement historique (les harkis...), d'une même préférence sexuelle, et ainsi de suite. Je crois que, puisque nous nous reconnaissons comme des animaux — comme des êtres sensibles, doués d'une subjectivité — et comme des êtres solidaires de tous les animaux, et en particulier de ceux qui sont élevés et abattus pour la viande, nous devons nous identifier à ces animaux.

La plupart des humain^{es} se considèrent comme tout à fait autre chose que des animaux. Nous, nous reconnaissons que nous sommes du même groupe que tous les animaux. Nous sommes chacune du même groupe que les cochons que l'on égorge dans les abattoirs ; même si nous ne risquons pas, individuellement, de subir ce même sort.

Il suffit de faire ce choix dans notre propre tête pour que quelque chose d'un peu magique se passe. Il est faux de dire qu'aujourd'hui, les animaux n'ont pas de droits reconnus par la société. *Nous* avons des droits reconnus par la société — nous qui sommes des animaux, qui sommes du même groupe que les cochons que l'on égorge. Ce groupe n'est donc pas entièrement privé de droits. Les animaux ont les droits que nous avons. Nous ne devons pas avoir honte de nous prévaloir pleinement de nos droits, pour nous, et pour ceux des membres de notre groupe qui n'ont pas notre chance.

Notre double appartenance

Nous devons, par exemple, exiger des repas végétaliens dans les cantines ; et nous ne devons pas nous contenter de trois feuilles de salade et d'un morceau de pain : nous devons exiger que ces repas soient aussi bons que les repas viandistes. Ce faisant, nous ne cautionnons pas les repas viandistes ; nous affirmons simplement que nous n'avons pas à être privé^{es} de la plénitude de nos droits d'êtres humains sous prétexte que nous sommes solidaires des animaux non humains.

Car c'est bien de ces droits-là que la Veggie Pride exige le respect. Nous appartenons pleinement à *deux* groupes ; nous sommes leur intersection. Nous sommes des êtres humains, faisons pleinement partie du groupe dont les membres se voient reconnaître des droits égaux ; et nous sommes des animaux, faisons pleinement partie du même groupe que les cochons qu'on égorge. Nous devons exercer les droits qui découlent de cette première appartenance — et en particulier, le droit à participer au débat public — sans oublier ni cacher un instant la seconde.

La double appartenance est une position difficile ; on nous sommera facilement de choisir. Je vois beaucoup de parallèles avec la situation historique, et encore actuelle, des juifs. La double appartenance fut et reste un des reproches majeurs faits à leur égard. Une réaction possible est de la nier ; comme en témoigne le patriotisme souvent exacerbé de beaucoup de juifs des deux côtés du Rhin avant 1914. Les résultats de cette stratégie ne furent pas

très probants. Il en va de même, à mon sens, de l'humanisme exacerbé de beaucoup de végétarien^{ne}s.

Au lieu de cela, je pense que nous devons lutter pour faire admettre pleinement notre double appartenance ; et que nous le pouvons, au nom même de la démocratie. Celle-ci est ambiguë à cet égard : d'un côté elle admet la pleine liberté de pensée, et de l'autre elle exige une allégeance unique et inconditionnelle à son égard. Je ne crois pas qu'elle puisse faire les deux. Nous devons exiger de jouir pleinement des droits qu'elle nous reconnaît, sans cacher que nous le faisons par solidarité avec des êtres auxquels elle n'en reconnaît pas.

La notion de fierté

Il y a eu des réticences par rapport à cette notion de fierté que met en avant la Veggie *Pride* ; je peux être en partie d'accord avec certaines d'entre elles dans une perspective théorique étroite, mais je ne les crois pas justifiées dans la réalité.

En effet, pour la logique utilitariste — celle dont je me réclame — ce qui importe, c'est de juger moralement les actes, et non de condamner ou de louer leurs auteur-e-s. Ni fierté, ni son contraire, la honte, ne font partie des concepts fondamentaux de l'éthique qui est la mienne.

Mais si cette éthique ne valide pas, à ce niveau théorique, la notion de fierté, elle ne la condamne pas non plus. La fierté n'est pas une notion purement éthique ; elle est essentiellement *sociale*. C'est face aux autres que nous sommes fièr^es. Admettre que nous accordons une importance au regard des autres, comme le fait n'importe quel chimpanzé dans sa tribu, c'est admettre que nous ne sommes pas de purs êtres de raison, de purs esprits. La militance antispéciste a paradoxalement eu trop eu tendance à se réfugier dans un intellectualisme désincarné, à privilégier exclusivement cette « raison » que l'on dit spécifiquement humaine ; sans doute par défense face au mépris qui rejaillit sur quiconque se préoccupe des animaux non humains. L'antispécisme s'est lui aussi, ce faisant, mis dans un placard. Il ne s'agit évidemment pas pour moi de renier ma raison, pas plus que de renier mes pieds ou mes mains ; mais c'est une raison d'animal, et cela non plus je ne veux pas le nier.

La Veggie *Pride* met en avant une fierté *modeste*. Le végétarisme est peut-être le plus modeste des motifs de fierté. Pas besoin d'avoir inventé la poudre, d'être prix Nobel. Le prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer disait que la chose dont il était le plus fier dans sa vie, c'était d'être devenu végétarien. Aux Jeux Olympiques de la fierté végétarienne, nous voulons être six milliards sur le podium. Notre fierté, c'est d'être des êtres sensibles, au double sens du terme, qui prenons en compte les autres même quand ils sont différents de nous. Notre fierté, c'est d'avoir fait la moindre des choses, une chose très importante mais élémentaire, que tout le monde devrait faire et peut faire. Pourtant, les autres ne la font pas, cette chose, et nous, nous la faisons ; n'est-il pas juste que nous en soyons fièr^es, et que nous le disions ?

Certaines personnes, en particulier dans les milieux militants radicaux, rejettent l'idée de fierté végétarienne. La raison en est souvent à mon sens qu'elles sont trop fières pour revendiquer une fierté si modeste !

D'autres nous reprochent de vouloir nous couper des viandistes en manifestant notre fierté. Mais, en fait, celle-ci nous place moins au-dessus des autres que *face* aux autres ; elle dit l'importance que nous accordons au regard d'autrui et au lien avec l'ensemble de la société. Ce lien ne peut exister pleinement que si nous refusons de taire ce que nous pensons et ressentons. Je crois que l'on ne peut faire de politique en se plaçant à l'extérieur de la société ; et ceci, aussi acerbe que puisse être notre critique de cette société.

Enfin, l'affirmation de notre fierté représente une solution au moins partielle au problème posé par la condamnation morale qu'il est nécessaire de porter à l'encontre des actes viandistes. « Du point de vue des animaux, tous les êtres humains sont des nazis », disait encore I.B. Singer. Cela est vrai, et il importe de le dire ; cela est vrai du point de vue des animaux maltraités, mais cela est faux au regard de la réalité psychologique et sociale. Les nazis ont innové dans l'horreur, ont aggravé ce qu'il y avait de négatif dans la culture qu'ils avaient reçue ; les viandistes ne font que perpétuer des horreurs déjà inscrites dans leur culture. Là encore, plutôt que nous en tenir à une logique désincarnée, selon laquelle ces actes sont condamnables, et notre refus d'y participer simplement « normal », je pense que nous pouvons avoir plus d'indulgence pour les viandistes, et plus de fierté pour nous-mêmes. Refuser de participer au massacre peut nous paraître évident, aujourd'hui ; admettons que cela n'a pas toujours été le cas, que cela a souvent été difficile. Dénoncer la végéphobie, c'est aussi témoigner de ce que nous avons subi, et par là moins condamner, et plus comprendre, les hésitations des autres à faire le même pas.

Il reste que les animaux non humains sont effectivement traités aujourd'hui comme le furent les humains victimes des nazis. Je crois que nous pouvons encore le dire ; que les deux approches doivent être conjuguées. La réalité contradictoire dans laquelle nous vivons, la banalité de ce mal immense, ne permet pas un discours univoque.

Notes

1. De plus en plus, la propagande viandiste admet la possibilité du végétarisme, à condition de continuer à manger du lait et des œufs. Mais en même temps elle cherche à vider ce végétarisme de son sens. Ainsi Jean-Marie Bourre, neurologue spécialisé dans cette propagande, disait-il à France Inter (10 mai 2001) :

Je voudrais peut-être être un peu provocant, car Jean-Michel vient de dire qu'il ne voulait pas consommer le produit de la souffrance. Or il oublie que quand on consomme du lait, ce lait a été produit par des vaches, et pour que les vaches produisent du lait, il faut qu'elles aient eu des veaux. Cela veut dire qu'actuellement les végétariens qui consomment du lait obligent à tuer ces veaux ! Il n'y a pas d'autre technique ! Et en Angleterre, par exemple, où il y a beaucoup de végétariens, il y a des centaines de milliers de veaux qui sont tués à l'âge de huit jours, simplement pour que les gens puissent consommer du lait. Donc il y a quand même quelque part une petite hypocrisie à refuser [la viande].

Par ailleurs, le *végétalisme* — qui refuse également le lait et les œufs — est exclu en des termes outranciers par la bande à Bourre. Il s'agit donc de décourager le végétarisme en le faisant apparaître comme vain et hypocrite, plutôt que méritoire.

2. Le rapport me semble évident avec le fait que la religion chrétienne fut fondée sur le commandement de tuer et de manger les animaux. Selon les Actes des Apôtres, Pierre

eut la vision suivante :

Et il eut très faim, et voulut manger ; et comme on lui apprêtait [à manger], il lui survint une extase. Et il voit le ciel ouvert, et un vase descendant comme une grande toile [liée] par les quatre coins et dévalée en terre, dans laquelle il y avait tous les quadrupèdes et les reptiles de la terre, et les oiseaux du ciel. Et une voix lui [fut adressée, disant] : Lève-toi, Pierre, tue et mange. (Actes 10:10-13, version J.-N. Darby.)

De cet abandon des prescriptions alimentaires juives naquit le christianisme en tant que religion autonome. Ce n'est pas rien que de constater que le commandement fondateur de notre « religion d'amour » fut : « Lève-toi, tue et mange ». Mange sans hésiter, sans te poser de questions.

Malheureusement, il ne suffisait pas que le chrétien tue et mange une fois. Tout refus ultérieur de manger la viande pouvait être signe d'« apostasie », voire de pacte avec le démon :

Or l'Esprit dit expressément qu'aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi, s'attachant à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons, disant des mensonges par hypocrisie, ayant leur propre conscience cautérisée, défendant de se marier, [prescrivant] de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour être prises avec action de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité ; car toute créature de Dieu est bonne et il n'y en a aucune qui soit à rejeter, étant prise avec action de grâces, car elle est sanctifiée par la parole de Dieu et par la prière. (1^e Épître de Paul à Timothée, 4:1-5, version J.-N. Darby)

Paul Ariès n'a rien inventé, lui qui, près de vingt siècles plus tard, accuse les antispécistes de « satanisme » ! — cf. son *Retour du Diable*, chroniqué dans les *Cahiers antispécistes* numéro 15-16.

De fait, la plupart des cultures et des religions non chrétiennes ont été habitées par le doute quant à la légitimité du meurtre des animaux pour la viande. Cela se traduisait au minimum par divers tabous et restrictions alimentaires concernant la chair animale. Par opposition, le fait de manger la viande sans se poser de questions allait être un critère central d'orthodoxie chrétienne, permettant de débusquer tant les adeptes de diverses hérésies que les juifs non sincèrement convertis.

Lors de l'Assemblée des évêques à Glosar en l'an 1051, plusieurs hérétiques ont été condamnés à mort en raison de leur refus de tuer des poules : c'était contraire à la pensée des Cathares que de tuer des animaux. (G. von Hoensbroech, *Das Papstthum in seiner sozialkulturellen Wirksamkeit*, 1904, p. 35, cité dans *La Bible et le végétarisme*, document de l'Association Suisse pour le Végétarisme, <http://www.vegetarismus.ch/pdf/19f.pdf>)

En somme, depuis près de vingt siècles, concernant la viande, il est interdit d'interdire, il est même interdit de *s'interdire*, voire de se poser de questions, de faire preuve de scrupules. Le christianisme a formé vis-à-vis de la viande un tabou à l'envers, dont notre société tout entière a hérité.

Pour ceux qui reprochent à la Veggie Pride d'être triste

Respecter la diversité des participants

Coralie Fambrini

On nous dit chaque année que la Veggie Pride est un événement trop triste, et qu'il faudrait le transformer en carnaval dans le but d'attirer davantage de personnes. Or le but de la Veggie Pride n'est absolument pas d'attirer le plus de monde possible chaque année, ou de donner envie aux gens de participer à cette manifestation. Son but est de véhiculer un message clair à la société : on peut vivre sans tuer, nous ne mangeons pas de viande et de poisson pour ne pas tuer d'animaux, nous dénonçons le massacre des animaux, nous voulons montrer notre existence pour prouver qu'il est possible de vivre sans manger leur chair.

Bien sûr, si davantage de végés nous rejoignent l'année prochaine, on ne pourra que se réjouir ; mais il faut que les gens viennent à cette manif parce qu'ils/elles adhèrent au manifeste et veulent le montrer, pas pour faire la fête et voir du monde... sinon, quel sens cela aurait-il ?

On nous a écrit par exemple que : « les végétariens ne sont pas des êtres tristes, aigris et qui ne pensent qu'à enquiquiner les omnis avec leurs vérités, mais qu'ils portent aussi en eux la convivialité, la vie, la joie, qu'ils savent rire, s'amuser ».

Pour ma part, je ne crois pas qu'on puisse généraliser ainsi ! Les végétariens peuvent être des personnes très différentes. Certain-e-s sont heureux de vivre et d'autres dépressifs, certain-e-s adorent cuisiner et manger et d'autres s'en fichent, certain-e-s font du sport, d'autres y sont allergiques, certain-e-s sourient facilement, d'autres non ; il y en a qui sont misanthropes et d'autres qui adorent rencontrer du monde... Je n'ai pas envie qu'on véhicule des choses fausses à la Veggie Pride, mais au contraire que les gens qui refusent de manger les animaux puissent s'exprimer dans leur diversité ! Il y a des vieux, des jeunes, des gens réservés, d'autres qui rient, certain-e-s qui pleurent...

On nous a écrit que des slogans tels que : « Les animaux m'adorent », « Je suis un héros, demandez-moi pourquoi ! », ou encore « Faites l'amour, pas des hamburgers » seraient positifs pour la Veggie Pride.

Certaines personnes adorent la compagnie des animaux non-humains, mais d'autres n'ont pas ce « feeling », ce qui ne les empêche pas de ne pas les manger. La question d'« aimer les animaux » n'est pas le sujet de la Veggie

Pride. Quant au fait de se présenter comme un héros, même sur le ton de la dérision, cela pourra apparaître comme prétentieux; ce n'est pas parce que nous sommes fiers de refuser de participer au massacre des animaux que nous nous prenons pour des héros pour autant.

L'injonction « Faites l'amour », quant à elle, est doublement problématique ; non seulement cela n'a aucun rapport avec le choix de manger ou pas les animaux, mais encore cela va à l'encontre du libre choix de chacun-e : il y a par exemple des gens qui choisissent l'abstinence ; de quel droit irions-nous leur dire quoi faire de leur corps ? Quelle que soit notre opinion personnelle sur ce sujet, il est clair que la Veggie Pride n'est pas faite pour véhiculer ce type de slogans.

On nous a également proposé de « demander aux gens de se déguiser en quelque chose de marrant ou d'original et surtout d'avoir le sourire ».

Je ne suis pas du tout d'accord pour demander aux gens de se comporter de telle ou telle manière. Il ne manquerait plus qu'ils ou elles soient obligés d'afficher un sourire figé... Je trouve bien que certains sourient, que d'autres pleurent, bref que les gens soient « naturels » et spontanés ! Quant aux déguisements, personne dans l'organisation de la VP n'est contre, mais que ceux qui ont envie viennent déguisés d'eux-même et non parce que ce serait imposé.

On nous a dit également d'« arrêter d'agresser les clients des fast-foods, kébabs, boucheries, etc. par nos slogans et nos attitudes ».

Je suis assez d'accord, ce n'est pas très constructif de se mettre devant et de huer ; mais il faut savoir que ce n'est pas au programme du défilé, ce sont juste certain-e-s manifestants qui font ça spontanément. En tant qu'organisateur, nous n'avons jamais encouragé ces huées.

Un dernier slogan représentatif de ce que n'est pas la Veggie Pride : « Qui nous aime nous suive ». Il n'y a en effet pas grand rapport avec le manifeste de



la Veggie Pride ; on ne demande à personne de nous aimer, ou d'aimer les animaux, mais juste de voir qu'on peut vivre sans les manger et qu'on dénonce leur massacre. C'est un message très simple mais qu'il est difficile de faire passer dans notre société ; c'est pourquoi nous avons besoin de le mettre en valeur plus que jamais lors de la Veggie Pride, et non de chercher à l'enrober ou à le déguiser.

Un jour différent des autres

Sara Fergé

Le but de la Veggie Pride est de permettre aux végétariens de s'affirmer, d'affirmer la légitimité de leur choix, d'être plus forts face aux attaques ou aux railleries qu'ils subissent constamment. Ça ne s'acquiert pas en cachant ce qu'on ressent.

Si certains ressentent de la joie à être végétariens tant mieux ! Personne ne les empêchera de manifester cette joie à la Veggie Pride, de venir déguisés, de sourire aux passants. Personnellement, je ressens de la souffrance, car je suis consciente de tellement d'horreurs contre lesquelles je n'ai pas de prise, je ressens tellement de malaise à subir les conversations, les repas carnés ou les remarques de ma famille, de mes amis ou de mes collègues non végétariens, même quand ce n'est pas malveillant, et j'ai tellement pris l'habitude de prendre sur moi pour ne pas provoquer d'altercations récurrentes que je suis vraiment heureuse qu'il me soit possible, un jour par an, en compagnie de personnes qui ont fait le même choix que moi, de dire publiquement ma colère, d'expliquer mon rejet de cette souffrance. Et je n'irais pas à une manifestation qui m'obligerait à faire ce que je fais tout le long de l'année : me taire pour ne pas faire fuir.

Toute l'année je fais des sourires, j'explique mon choix avec bienveillance, je surprends avec mes plats végétaliens et ça n'a jamais changé quoi que ce soit à l'alimentation des gens que je fréquente (ou si peu...). Un jour par an, à une manifestation que nous faisons pour nous, mais aussi pour les animaux, pour dénoncer les horreurs qu'ils subissent, je n'ai pas envie de faire la même chose. Je n'ai pas envie que l'horreur soit noyée dans un discours consensuel et hypocrite. Si certains veulent exprimer leur joie d'être végétariens, qu'ils le fassent, ça ne me regarde pas. Mais ils n'ont pas non plus à me dicter ce que je dois laisser paraître de ce que je ressens.

On répète depuis des années que la Veggie Pride est trop triste, qu'on ne peut pas attirer de manifestants ou gagner la sympathie du public avec un événement qui ne serait pas joyeux. Or, le but de la Veggie Pride n'est pas d'attirer des gens à tout prix, il est simplement de permettre aux végétariens d'assumer leur choix dans leur vie quotidienne. Et ce n'est certainement pas en les faisant participer à un événement tout en leur faisant adopter une posture qu'ils n'ont pas choisie que cet objectif va être atteint. Si on arrive un jour à rassembler dix mille personnes sous la bannière de la Veggie Pride, ce serait formidable. Mais l'événement perdrait de son sens si le défilé n'était plus composé de manifestants sincères, au clair avec eux-mêmes.

La Veggie Pride n'est pas un événement identitaire

Les textes suivants sont un résumé des commentaires faits par certains organisateurs de la Veggie Pride italienne suite à la publication d'un article sur cette manifestation paru dans la revue Veganzetta et intitulé « Végan, Veggie Pride, Veganzetta et les animaux » (Andrea Furlan, « Vegan, Veggie Pride, Veganzetta e gli Animali », Veganzetta 2^e année, numéro 3, 15 juin 2008, <http://veganzetta.org/?p=301>).

L'article traite de l'identité végan, et reproche à la Veggie Pride de mettre l'accent sur la promotion de cette identité, alors qu'elle devrait plutôt insister sur l'énoncé des raisons qui fondent l'usage du terme « vegan », à savoir, la volonté de ne pas causer la mort d'animaux. En outre, l'article exprime la crainte que la Veggie Pride puisse encourager le malentendu qui laisse réinterpréter les exigences critiques comme des préoccupations identitaires, favorisant ainsi leur récupération médiatique et politique.

Justement parce qu'ils sont pleinement en accord avec certains fondements de ce discours, à savoir avec la critique de la recherche et de la promotion d'une identité forte comme valeur en soi, les organisateurs de la Veggie Pride italienne sont restés sans voix quand ils ont vu attribuer ces positions à la Veggie Pride, dont le Manifeste est très clair à ce sujet.

Il ne s'agit pas d'identité, mais de personnes

Brunella Bucciarelli

La critique faite à la Veggie Pride par l'article de la *Veganzetta* me semble revêtir deux aspects différents et a priori contradictoires. Dans un premier temps, le reproche est celui de la préoccupation identitaire ; mais par la suite, le problème concernerait plutôt une confusion d'ordre communicatif, c'est-à-dire le malentendu que provoquerait la Veggie Pride « aux yeux du monde » ; en somme, porterait plus sur une question de stratégie de communication que sur les contenus effectifs.

Concernant la focalisation sur la promotion de l'identité vegan, focalisation qui, selon la *Veganzetta*, caractériserait la Veggie Pride, je ne comprends toujours pas comment on a pu faire une telle lecture de cette manifestation : le fait même de ne pas avoir voulu de sigles d'associations pendant le défilé, ainsi que le refus de distinguer entre végétaliens et végétariens, me semble précisément contredire l'idée d'une affirmation identitaire « forte », d'une

identité repliée sur elle-même dans la mise en avant de ce qui l'oppose aux autres. Le fait que dans le Manifeste l'accent soit mis sur le « nous », fait interprété par l'auteur de l'article comme signe d'une attention tournée vers soi-même, indique plutôt la volonté de parler directement d'une chose qui nous concerne dans l'immédiat, dans la vie quotidienne. Dire « nous » signifie qu'il ne s'agit pas d'affirmer des concepts abstraits, des principes généraux qui, par définition, concernent quelque chose d'« autre » ; dire « nous » souligne la manière dont nous partageons une violence directe et concrète, une violence qui me touche dans mon existence même, et non comme atteinte aux droits abstraits d'autrui. Violence subie mais également infligée, et que l'on peut refuser d'infliger. Il me semble évident qu'il existe un sens dans lequel l'identité n'est pas exclusion, mais partage, appel à la coresponsabilité, reconnaissance du fait que l'on a toujours les mains sales. Revendiquer une « fierté » signifie dans ce sens déclarer que nous sommes déjà concernés, qu'il ne s'agit pas d'une protestation formelle mais d'une opposition en actes.

L'article de la *Veganzetta* passe ensuite à la seconde série d'arguments critiques, ceux selon lesquels le malentendu se jouerait à l'« extérieur », aux yeux des non-végétariens. Et cela en outre exposerait le choix végétarien au risque d'une instrumentalisation par les médias. Pourtant, un point qui est, de façon générale, clair pour les organisateurs de la Veggie Pride, et que je veux répéter ici, est vraiment le refus de toute stratégie de double vérité, le refus de l'argument selon lequel si l'on exprime directement les choses, « les gens ne comprendront pas ». Le sens qui est exprimé en direction de l'extérieur est le seul sens que nous reconnaissons. Je ne sais pas pourquoi la *Veganzetta* pense qu'« aux yeux du monde », la Veggie Pride est l'objet de ce malentendu — celui qui nous attribue une obsession identitaire — alors qu'il s'agit d'une manifestation où justement il n'y a ni sigles ni affirmations idéologiques.

Mais si on considère en fait que ce sont les obsessions nivelantes du « système en vigueur » qui mésinterprètent, de mauvaise foi, la revendication végétarienne, eh bien, cela implique d'examiner comment les moyens d'information auront présenté la manifestation. Cela inclut les revues comme la *Veganzetta*, par exemple ; laquelle, d'après mes sources, est la seule à ce jour à avoir trouvé une affirmation identitaire dans la Veggie Pride.

Au centre du défilé, les animaux

Marco Reggio

L'article commence par poser une question fondamentale : « Le plus important est-il de dire “je suis végan” ou y a-t-il plus de sens à se concentrer sur le “je ne veux pas causer la mort d'autres animaux avec mes actions et je veux faire en sorte que cela n'arrive pas” ? » Ma réponse est un oui franc à l'idée qu'il est plus important de se concentrer sur la volonté de ne pas tuer d'animaux ; un oui franc en tant que personne, en tant qu'activiste et en particulier en tant qu'organisateur de la Veggie Pride.

Cette question — avec la réponse que je lui donne — est justement centrale dans l'idée d'organiser une Veggie Pride en Italie : j'ose même dire que c'en est la motivation principale... Et en fait, je partage pleinement la suite du texte de la *Veganzetta*, jusqu'à l'idée que le mot « vegan » doit être utilisé par pure « commodité identificative ». C'est pour cette raison que le but premier de la Veggie Pride est et restera celui dont parlait l'auteur : « affirmer notre fierté de refuser de faire tuer les animaux pour notre consommation ».

Toutefois, l'auteur commet ensuite un contresens vraiment grossier sur les motivations de la Veggie Pride, soulignant à l'aide de citations arbitraires l'attention portée par la Veggie Pride aux vegans ou aux végétariens et omettant celle portée aux animaux, et laissant dans l'ombre le fait que dans le Manifeste (et dans les documents du site www.veggiepride.it), chaque fois qu'il est question des végétariens/végétaliens, il est explicité précisément qu'il s'agit de végétariens/végétaliens éthiques, c'est-à-dire végétariens/végétaliens pour les animaux. L'auteur passe également sous silence l'insistance de la Veggie Pride à refuser l'emploi d'arguments indirects (le véganisme pour la santé, pour le tiers-monde, etc.), c'est-à-dire de ces arguments à cause desquels on a tendance — presque toujours — à se concentrer sur le véganisme (quelle qu'en soit la motivation!) et non sur les animaux, ces arguments qui depuis des années, nous exposent au danger de la « récupération » médiatique.

Quoi qu'il en soit, les animaux — pour une fois — ont été au centre du cortège lors de cette première édition italienne : il n'a pas été question d'avantages pour la santé humaine ou pour les enfants pauvres ; de nombreux panneaux évoquaient la souffrance animale, l'énormité du massacre en cours, sa gravité, la capacité des animaux non humains à ressentir la joie et la douleur, et ainsi de suite. Les extraits lus à la fin du défilé parlaient de ce qui se passe dans les abattoirs, de la capture des animaux sauvages pour la consommation et de leur calvaire (dans un des extraits, le narrateur était justement un de ces animaux !). En somme, les manifestants ont parfaitement compris l'esprit de l'initiative. Même les médias grand public qui en ont parlé semblent avoir compris qu'il s'agissait d'un défilé « pour les animaux ».

J'ai été aussi très surpris par les observations faites sur l'image de la vache avec le poing levé. Je comprends tout à fait qu'en ces temps de dégradation culturelle et



de berlusconisme on tende à utiliser le mot « communisme » pour dénigrer ou brouiller tout élan critique, ou toute volonté de changement ou d'égalitarisme. Dans ce cas précis — et le parallèle doit être fait avec le poing et la patte levés d'Animal Liberation — le poing levé symbolise le désir d'égalité et de lutte. Certes, il s'agit là d'une certaine façon d'un aspect « politique ». Mais c'est la question animale elle-même qui est politique : et il m'étonnerait encore plus de découvrir que la *Veganzetta* soutient la thèse de l'animalisme apolitique. On a presque l'impression qu'on nous suggère que, pour ne pas ajouter d'autres identités « de système », la Veggie Pride aurait dû cacher au monde que les végans luttent pour les animaux.

Diffuser le mode de vie végan : une critique

Antonella Corabi

On peut être végétarien et ne pas savoir répondre sur les recettes. Fuir les questions sur les lessives écologiques, traîner des pieds face à la curiosité concernant la cohérence de nos comportements. Ne pas encourager les questions oisives de qui veut enquêter sur notre quotidien atypique.

On peut être végétarien et savoir que l'attention flatteuse portée à la particularité de notre mode de vie peut être trompeuse ; que l'espoir qu'elle suscite d'arriver par ce biais à la question animale peut n'être qu'illusion, fausse route.

Il est possible d'être végétarien tout en échappant au risque que l'on parle d'autre chose ; cesser de parler sans cesse d'objets cruelty free et commencer à parler simplement — de cruelty.

On peut être végétarien et cesser d'inviter les gens à suivre notre choix, pour plutôt dénoncer le massacre des animaux, et demander qu'il y soit mis fin.

Manifester pour la fierté végétarienne, c'est aussi affirmer courageusement sa volonté de porter au centre du débat public la question animaliste, sans l'enrober et la camoufler dans la propagande en faveur du style de vie végan, sans en tempérer la protestation en la rendant plus rassurante et légère car limitée au comportement personnel.

Véganisme et style de vie végan

La lutte pour la libération animale se présente comme un ensemble d'expressions comprenant, à côté des formes traditionnelles de protestation, la mobilisation pour la diffusion du style de vie végan parmi les individus. Par « style de vie vegan », on n'entend pas ici la simple tendance à éliminer la viande, le poisson et les dérivés animaux de sa consommation personnelle, élimination qui habituellement découle très naturellement de la prise de conscience animaliste. Il s'agit plutôt d'un état d'esprit marqué par l'idée de l'existence d'une forte possibilité d'influer sur le destin des animaux à travers nos choix individuels de consommation, lesquels dès lors deviennent l'objet d'une attention rigoureuse. La sélection des objets de consommation n'apparaît plus comme une simple et évidente suppression des parties du corps des animaux dans la liste des courses ; on lui attribue le pouvoir de réaliser la libération des animaux de l'exploitation, à travers le mécanisme de la réduction de la demande des produits dérivés de cette exploitation. La rigueur avec laquelle les végans s'appliquent à cette sélection et le degré de cohérence qu'ils mettent dans leurs choix de consommation prennent donc une valeur très élevée, servant d'échelle pour la mesure de la force morale de l'individu, lequel, à travers ses achats, paraît directement responsable du destin des animaux. Cet ensemble d'attitudes se traduit fréquemment par une tendance à contrôler de près son propre degré de cohérence ainsi que celui de ses semblables, et par la culpabilité, quand les reproches s'adressent à soi-même,

et la culpabilisation, quand ils s'adressent aux autres, chaque fois que le degré de cohérence sera jugé insuffisant.

Le but de ce texte est de remettre en cause l'approche basée sur la diffusion du style de vie végétal tel qu'on vient de le définir, en concentrant la critique sur la perspective qui considère, d'une manière aussi exagérée, les choix individuels comme de puissants facteurs de changement social, et en exprimant une grande perplexité face à la rigueur et à la force normative qui lui sont associées au point de servir d'échelle de mesure de la possibilité de réaliser la libération animale.

L'approche fondée sur le style de vie végétal encourage en outre un malentendu qui se manifeste dans l'horizon des valeurs et des objectifs du mouvement animaliste, sur le plan tant de la communication que de la revendication, parce qu'elle déplace inévitablement l'attention depuis l'objectif de libération animale vers la persuasion individuelle, comme si le changement individuel pouvait se substituer au changement social, ou au moins exercer sur lui une forte influence.

En somme, notre but est d'exprimer l'urgence d'une refocalisation de l'objectif animaliste, en redonnant toute son importance à la dimension collective, publique, selon une conception qui ne voit pas l'exploitation animale comme résultant d'une somme de choix individuels, mais comme une institution supra-individuelle, qu'il s'agit de démanteler au niveau public, collectif, sans transférer le conflit dans le quotidien des choix privés.



Changement individuel et changement social deviennent interchangeables

Sur la *Veganzetta* du 9 juin 2008 est paru un article intéressant¹ dans lequel l'auteur se demande pourquoi, si on cherche le mot « végétal » dans un moteur de recherches d'images, on trouve d'abord des photos de végétaux et d'autres réponses concernant les recettes de cuisine et les questions de diététique. L'auteur écrit :

L'attention est portée sur ce que les végétariens font et non sur les raisons pour lesquelles ils le font.

Effectivement, il semble que dans l'imaginaire collectif les motivations des végétariens aient perdu de l'importance, relativement à celle accordée à l'expression concrète et pratique de leurs idées. Au centre de l'attention, on ne trouve pas les pensées et revendications des végétariens, mais les végétariens eux-

mêmes. Les animaux et leur condition d'exploités, sujets autour desquels devraient tourner le conflit entre les végétariens et les non-végétariens, apparaissent estompés, comme si une caméra partie pour filmer deux factions en lutte pour la libération de quelqu'un s'était arrêtée sur les particularités d'une des deux parties, parcourant longuement les détails, les traits, les mouvements de son objet, sans jamais l'encadrer lui-même, sans laisser donc voir la raison de tant de mouvement, lequel apparaît, du fait de l'omission tragique de sa motivation, une agitation étrange, bizarre, excentrique ; comme, certainement, une tendance curieuse et intéressante. Dans le cas qui nous occupe, la motivation animaliste, au lieu d'occuper le devant de la scène, apparaît au second plan, à peine esquissée. Au centre de l'intérêt, il y a au contraire le style de vie végétarien, avec son caractère atypique. L'attention est évidemment déplacée depuis l'animal et ses conditions d'existence vers l'humain et vers la différence qu'il exhibe relativement à un système préconstruit.

La raison pour laquelle l'expression de l'identité végétarien apparaît plus intéressante pour les non-végétariens que la revendication animaliste elle-même n'est pas difficile à imaginer : le contenu des exigences antispécistes est réellement révolutionnaire, et leur prise en compte risquerait de remettre en cause un schéma culturel profondément enraciné.

Ce qui est réellement curieux — et laisse perplexe — est la propension des végétariens eux-mêmes à parler en termes de style de vie végétarien, à consacrer tant d'énergie à l'amélioration de leur propre comportement de consommateurs et à attribuer à cette amélioration une importance fondamentale. L'influence sur les choix de consommation, et les changements qui en découlent au niveau individuels, prennent une importance énorme sur le plan du militantisme.

Si tout le monde faisait comme ça...

La raison d'un si grand engouement pour les changements individuels en tant que puissants facteurs de transformation culturelle est certainement à chercher dans une conception du système social comme « somme » d'individus, une conception selon laquelle, donc, la mise en mouvement des forces qui déterminent les processus de changement social dépend de la simple augmentation du nombre de militants et de la rigueur manifestée par chacun de ceux-ci. Une telle vision des choses ne prend donc pas en compte le fait que l'exploitation animale a un caractère en réalité institutionnel, qui du fait de son ancienneté et de son omniprésence s'est retrouvé pleinement intégré dans les fondements de notre culture, élément structurel dans lequel, transcendant les individus et prenant un caractère supra-individuel, la relation entre changement individuel et projet de libération animale est faible et soumise à d'innombrables facteurs médiateurs.

La conflictualité, qui devrait avoir comme but la conquête de la libération des animaux, apparaît presque redéfinie comme conquête du végétarisme parmi les individus.

Dès lors, la libération animale et le changement individuel semblent devenir des objectifs équivalents, presque interchangeables.

Un terrain de lutte privé

Le terrain de lutte pour la diffusion du style de vie végétan est la vie quotidienne, individuelle, privée, et la dimension collective de cette forme de protestation se configure surtout comme somme et coordination de ces actions individuelles. Occasionnellement, un végétan se retrouve la cible d'une réprobation explicite de la part de ses pairs pour un manquement à la cohérence, mais la propension des végétans à juger et à condamner apparaît surtout à travers l'exemple qu'ils donnent chaque jour, en particulier dans l'attention rigoureuse dont ils font preuve envers chaque détail de leur propre comportement de consommation. De cette attitude ressort souvent un jugement implicite à l'encontre de l'interlocuteur, qui se retrouve honteux d'avoir acheté une bouteille de plastique ou de n'être encore que végétarien. Ce genre de tension se remarque d'ailleurs effectivement surtout entre végétariens et végétans, car la consommation de lait et d'œufs est souvent perçue comme une grande faute. L'élimination de la viande et du poisson, loin de susciter l'admiration, déclenche souvent l'hostilité dès lors que demeure une consommation de produits dérivés. L'attention portée au particulier est ici évidente : le détail, le niveau atteint par un individu dans son parcours est jugé fondamental, comme si ces facteurs influençaient sur le décompte réel des abattages d'animaux, dont l'individu porte alors immédiatement la responsabilité. De fait, c'est une attitude courante que de distinguer soigneusement entre végétariens et végétans, comme si la non-exclusion des produits dérivés était à interpréter selon le principe de *qui se tait consent*, dont il découlerait que les végétariens ne seraient pas entiers dans leur désir de libération animale, et représenteraient par conséquent, à travers leurs pratiques de consommation, l'oppression des animaux eux-mêmes.

Il n'est pourtant pas évident que la non-exclusion des aliments dérivés coïncide avec une indifférence au sort des animaux. La cause peut plutôt être à rechercher du côté de facteurs sociaux ou psychologiques comme la tendance au conformisme, le désir de socialité, la peur de bouleverser ses habitudes de manière radicale, ou l'opposition des médecins. Mais cette possibilité est généralement ignorée par les végétans. On voit souvent aussi certains végétariens manifester un sentiment de culpabilité suite à l'ingestion involontaire d'aliments contenant des morceaux d'animaux ; ou encore, des végétans en train de reprocher à d'autres végétans de ne pas faire preuve d'un degré assez élevé de cohérence, par exemple en rejetant certains aliments contenant des quantités minuscules de parties d'animaux sous forme de conservateurs listés en petites lettres parmi les ingrédients, ou encore en buvant un jus de fruit exotique acheté au supermarché, non issu donc de la filière du commerce équitable.

Nouveaux adversaires, malentendus stratégiques

Le style de vie végétan implique donc que l'attention se porte fortement vers les produits présents sur le marché. Consommer des biscuits emballés sous plastique, faire ses courses dans un supermarché plutôt que dans un magasin biologique, connaître et étudier la nature des additifs alimentaires, tout cela

est jugé hautement pertinent parce que capable d'influer sur le destin des animaux.

La cible à frapper n'est plus l'institution de la manipulation des corps des animaux, mais la consommation « irresponsable » ; l'interlocuteur de cette bataille est le consommateur. La conflictualité impliquée par les exigences animalistes devrait s'adresser à un adversaire bien déterminé, à savoir essentiellement l'institution de l'oppression animale. Il est évident au contraire que les mouvements qui soulèvent la question animale dans la perspective dont nous parlons ont perdu de vue l'adversaire traditionnel.

Voici donc l'animalisme emprisonné dans la logique de la société de consommation. À la revendication de la libération des animaux s'accole — d'une manière envahissante — la demande, faite au consommateur, de devenir végétarien. La dénonciation animaliste, portée par le travail de diffusion du style de vie, reste en partie masquée et en partie assimilée au déjà connu, c'est-à-dire aux phénomènes de mode ou de consommation responsable, phénomènes préexistants aux revendications animalistes.

L'adoption du style de vie végétarien étant identifiée à la libération des animaux, le dialogue entre animalistes et non-animalistes devient confus. Là où le végétarien voit un lien fort et direct entre le conservateur caché dans la brioche et l'extermination des animaux, le non-végétarien ne perçoit rien d'autre qu'un geste rituel dépourvu de conséquence au niveau politique. La rigueur dans le soin porté aux détails, que les végétariens affichent souvent, est perçue comme une fin en soi, incapable de peser de manière significative sur la condition des animaux.

Stratégiquement, il serait peut-être plus avantageux d'éviter que les personnes non végétariennes se concentrent trop sur ce que nous faisons, et donc de revoir à la baisse l'importance accordée aux petits gestes quotidiens et à la rigueur avec laquelle nous les accomplissons, de manière à recentrer l'attention sur nos motivations.

Se défendre avec cohérence ou de la cohérence ?

Il arrive fréquemment que les végétariens frappent l'attention des non-végétariens par leur refus d'aliments contenant de minuscules quantités de composants animaux, plutôt que par les revendications antispécistes qui sont les leurs².

Par ailleurs, les végétariens croient souvent qu'il importe d'être cohérents parce que si les végétariens animalistes n'étaient pas cohérents dans leur propre style de vie, s'attachant à exclure toute trace animale des produits qu'ils utilisent, leur message prêterait le flanc à la critique et ne serait dès lors pas pris au sérieux.

La série de critiques dont les végétariens sont souvent l'objet à propos de leur prétendue incohérence³ a souvent pour effet d'exacerber leur volonté de corriger constamment leur propre comportement, perfectionnant leur propre cohérence et investissant beaucoup d'énergie à s'informer de manière détaillée sur les composants animaux contenus dans les produits qu'ils consomment.

Mais malheureusement ce n'est pas la recherche d'une plus grande cohérence ou la capacité à répondre du tac au tac aux provocateurs qui fera cesser les critiques contre la cohérence des végétariens. Dès lors que les provocateurs se retrouveraient dans l'impossibilité de prendre en défaut la rectitude végétarienne, il est très probable qu'ils se retournent, au contraire, contre

l'excessive rigueur portée aux détails ; remplaçant l'accusation d'incohérence par celle de maniaquerie.

Vivre dans une société structurellement profondément spéciste rend impossible la poursuite d'un comportement entièrement extérieur à la souffrance animale, et c'est pour cela que le répertoire des critiques potentielles envers l'incohérence supposée des végétariens est immense⁴.

Jouer le jeu des reproches d'incohérence expose donc au risque d'entrer dans une spirale sans fin dans laquelle les diverses critiques d'incohérence provoqueront des tentatives exaspérées de corriger et réhabiliter le caractère complètement éthique du style de vie végétarien. Le résultat est qu'encre une fois la discussion portera sur les chaussures et les additifs alimentaires, et non sur les animaux.

Pour briser ce cercle vicieux, il pourrait être utile d'essayer de se soustraire à la provocation, en refusant simplement la fausse logique de ceux qui veulent prendre les végétariens en défaut de cohérence, et en manifestant une indifférence explicite à corriger les imperfections éventuelles de la vie concrète, au profit d'un effort pour imposer un débat dans lequel il est admis dès le départ que nous sommes tous incohérents et où il s'agit de parler des animaux et des cages dans lesquelles ils vivent et des privations qui leur sont imposées, en évitant la dérive vers les discours superficiels sur la plus ou moins grande perfection des modes de consommation individuelle.



Recentrer le problème

Souvent, quand on propose au sein du mouvement de libération animale une critique du « style de vie végétarien », ce qu'on se voit répondre est qu'il n'y a alors pas de limite claire entre être végétarien et ne pas l'être.

En premier lieu, le fait même de se préoccuper d'une telle limite, dans le but de ne pas la dépasser, présuppose l'existence d'une relation entre le degré de cohérence et le destin des animaux, comme si le fait que nous soyons d'un côté ou de l'autre de cette limite pouvait faire effectivement la différence, pour eux. Le concept de limite devrait au contraire retourner au domaine du privé, chaque personne qui choisit de ne pas se nourrir d'animaux et de produits de leur exploitation étant libre de faire son propre chemin, sans que celui-ci ne se substitue au militantisme et à la mise en avant explicite de la revendication de libération des animaux du système d'exploitation.

Dans la formulation même de sa juste critique, l'article de la *Veganzetta* semble encore conditionné par les éléments qui pourraient être la cause de ce qui est rejeté.

L'auteur explique en effet :

Il reste important de répéter toujours que la base de la pratique végane est de nature éthique, c'est-à-dire la reconnaissance de l'égalité des humains et des autres animaux et la recherche de modes de vie respectueux des prérogatives (vie, liberté, qualité d'existence...) de chaque animal.

À la lumière des critiques exposées, une approche basée sur la recherche de « modes de vie » peut susciter une grande perplexité, surtout sachant les malentendus qui en découlent. La recherche de modes de vie respectueux se concentre encore une fois sur nous, sur notre vie quotidienne et sur la demande que d'autres encore imitent notre exemple, notre style. Le passage ci-dessus montre à l'évidence la force que conserve le conditionnement par l'approche « style de vie » : tout en se montrant sensible aux dangers de cette approche, l'auteur semble peiner à reconnaître que c'est justement la mise en avant du *modus vivendi* qui joue un rôle significatif dans l'existence de ces dangers.

Objections courantes

Il est possible que la critique de l'approche basée sur le style de vie végan soit prise pour une critique du véganisme en soi. En réalité, il ne s'agit pas de critiquer le refus de consommer la viande et les produits animaux, et il ne s'agit pas du tout d'affirmer que le choix d'être végétariens et végétariens n'a aucune importance. Devenir végétariens et végétariens est un choix logique, pour qui considère que les animaux ne doivent d'aucune manière être exploités, instrumentalisés, maltraités, tués. Cesser de manger les produits qui ont à voir avec leur exploitation constitue un geste fort d'opposition à un système qui leur dénie les droits fondamentaux, la vie, la liberté, la capacité de sentir, leur caractère de sujets intelligents et sociaux. Mais dans l'activisme animaliste la propagande du style de vie végan occupe aujourd'hui un espace trop vaste, au détriment des efforts pour maintenir l'attention envers les animaux, sur leurs conditions et sur la nécessité que les lieux dans lesquels ils sont exploités et tués soient fermés. Le moment est peut-être venu de parler comme citoyens, plutôt que comme consommateurs. D'ailleurs, de nombreuses initiatives, traditionnellement populaires chez les militants, y compris les simples manifestations de rue, sont déjà fortement caractérisées par une dimension politique de revendication. La portée politique de ces formes d'expression est évidente, et ce sont bien les exigences animalistes qui y sont mises en avant, ce sont bien les citoyens et les institutions qui sont directement interpellés à propos des animaux. Ce que l'on peut souhaiter, c'est que les animaux redeviennent les protagonistes absolus de la revendication animaliste et qu'à la place de la gentille requête que l'on devienne végan on entende l'explicite et courageuse exigence de voir l'exploitation prendre fin.

Notes

1. Andrea Furlan, « Verdure o sangue » (« Légumes ou sang »), *Veganzetta*, 9 juin 2008.

2. Pendant une discussion avec plusieurs personnes non véganes, on m'objecta que les végans sont incohérents parce qu'ils boivent de la bière clarifiée avec des substances animales. J'expliquai que je ne savais même pas quelle bière était végane, et que le sujet ne m'intéressait que moyennement, sachant que dans la perspective d'un changement social conforme aux exigences de libération animale, le fait que je perde personnellement mon temps à enquêter auprès des fabricants pour savoir si leur bière contenait ou non de petites quantités de produits d'origine animale a un impact politique presque nul. Face à cette réponse inattendue, mes interlocuteurs comprirent mon désintérêt pour la pratique végane vue comme rectitude comportementale (et donc mon désintérêt à juger mes interlocuteurs d'un point de vue moral), et la discussion se poursuivit sur le rapport entre les animaux et la société, et non plus sur la règle de vie végane.

3. Parmi les commentaires les plus fréquents, on trouve des jugements du type : « Vous manifestez contre la fourrure tout en portant des souliers en cuir », ou : « Vous ne mangez pas les animaux mais vous servez de produits fabriqués avec l'aide de substances d'origine animale, comme le sucre blanc ».

4. De fait, parmi les critiques les plus désarmantes auxquelles les végans font face, on en trouve même certaines du genre « Vous ne mangez pas de viande mais vous tuez bien les acariens quand vous lavez le tapis », ou encore « En mangeant les légumes vous en privez les insectes ».

L'animal est politique

Considérations sur la question animale et sur la Veggie Pride

Agnese Pignataro

Les animalistes : les « apolitiques », les « politiques » et la Veggie Pride

Une partie des militants pour l'abolition de l'exploitation des animaux non humains estiment n'avoir aucun but « politique » et ne pas pratiquer d'activité « politique »¹. D'autres militants revendiquent au contraire une empreinte « politique » à travers l'affirmation d'une *convergence* entre la libération des non-humains et celle des humains².

Ces courants, opposés en apparence, se rejoignent de fait, étant tous deux incapables de considérer la question animale comme une question proprement politique, c'est-à-dire de voir l'animal³ en lui-même comme un sujet politique. Tous deux estiment que la « politique » ne concerne que les animaux humains. Tant les « apolitiques » que les « politiques » pensent que leur activité n'est politique que dans la mesure où elle met en jeu les problématiques humaines : l'évocation opportuniste par les uns des fameux « arguments indirects » (comme la « faim-dans-le-monde » pour justifier le végétarisme, ou la « non-scientificité-de-la-vivisection ») correspond, en substance, à la théorisation par les autres d'une domination sur les animaux non humains qui ne serait qu'une conséquence parmi tant d'autres des conflits inter-humains (c'est-à-dire, des conflits de classe concrets, pour ceux qui se réclament du matérialisme historique, ou d'un conflit symbolique dans la conscience humaine, pour ceux qui se noient dans des considérations idéalistes et existentialistes).

Il était prévisible qu'une manifestation comme la Veggie Pride, dont la protestation vise exclusivement le massacre des animaux non humains pour l'alimentation humaine, allait se retrouver classée comme « non politique ». Il

n'est pas surprenant non plus que la Veggie Pride soit critiquée tant par les animalistes « apolitiques » que par les « politiques ».

Les animalistes « apolitiques » reprochent à la Veggie Pride de ne pas utiliser tous les arguments disponibles pour promouvoir l'alimentation végétarienne : dans leur optique pragmatique, les questions politiques humaines liées à la consommation des produits animaux ont un simple rôle d'instruments efficaces de persuasion, là où un discours parlant uniquement des (droits, intérêts, etc., des) animaux non humains est considéré comme peu incisif. Ils n'estiment pas devoir encourager la société à admettre la gravité de l'exploitation des animaux non humains, l'incitant au contraire à critiquer l'état des choses selon une échelle de priorité où les animaux occupent toujours et inexorablement la dernière place⁴.

Les « politiques », de leur côté, reprochent à la Veggie Pride de ne pas prendre position contre le capitalisme. Pour cette raison, pendant l'édition parisienne de 2008, un groupe isolé de participants a tenté d'occuper deux fast food. De même, en Italie, toujours en 2008, des militants éco-anarchistes ont refusé a priori de prendre part à la manifestation parce qu'elle ne prévoyait pas une étape de contestation des activités de McDonald's⁵. Cette attitude est à la fois semblable et contraire à la première. Elle est contraire parce que l'incapacité à considérer l'exploitation des non-humains comme une question autonome et politique en elle-même n'est pas simplement affirmée et encouragée auprès du public, mais est intériorisée par les militants eux-mêmes. Elle est semblable aussi, du fait qu'elle estime que seul un discours qui à l'oppression des animaux non humains accole d'autres formes d'oppression (en traçant entre ces oppressions des liens peu et mal expliqués) peut être considéré comme politique.

Face à la fausse alternative qui oppose les « politiques » et les « apolitiques », il me semble important d'aborder la question du caractère politique de la Veggie Pride ; pour faire cela, il faudra d'abord parler du concept de « politique » et de son lien avec cette partie de la réalité généralement appelée « nature ».

Qu'est-ce que la politique ?

Qu'entendons-nous par « politique » ? Dans le sens habituellement donné au mot, la sphère de la politique comprend tout ce qui concerne la vie humaine collective ; plus précisément, tout ce qui concerne la dimension économique et sociale des relations humaines. Ce que sous-entend cette définition est l'idée que cette dimension économique et sociale a au sein de la réalité un caractère unique et exceptionnel : même une pensée radicalement moniste⁶ matérialiste l'a interprétée comme une modalité *spécifique au genre humain* dans laquelle la nature se met en relation avec elle-même⁷.

L'exception est représentée par ceux que les soi-disant matérialistes « dialectiques » qualifient, de façon méprisante, de « matérialistes vulgaires » ou « réductionnistes » : selon ceux-ci, les interactions psycho-sociales humaines s'expliquent uniquement par les processus physiologiques sous-jacents, et ne présentent donc aucune différence qualitative avec les interactions des animaux non humains ; c'est pourquoi ils se voient accuser par les « dialectiques » d'omettre la particularité de la dimension productive humaine

(le *travail*) et d'ignorer le caractère spécifiquement historique de la vie sociale. Mais les uns et les autres abordent la question de l'histoire de façon erronée : les « réductionnistes » la conçoivent exclusivement comme chronologie globale du monde physique, alors que les « dialectiques » reconnaissent l'existence d'un élément historique ultérieur, lié à la conscience collective, mais ne se concentrent que sur celui-ci et surtout le limitent à l'espèce humaine, par conviction que l'activité transformatrice des non-humains est inconsciente. Qualifier cette limite de « spéciste » n'est pas moins réducteur. En effet, il est vrai d'une part que les « réductionnistes » ne sont pas spécistes, mais le prix payé est l'omission dans leur explication de la réalité d'un de ses aspects fondamentaux, à savoir l'évolution des sociétés sentientes. D'autre part, accuser les « dialectiques » d'être simplement spécistes revient à leur faire la faveur d'oublier les grandes difficultés qu'ils rencontrent dans l'explication de la « nature » — c'est-à-dire, de toute la réalité matérielle non humaine, et de la réalité humaine elle-même quand elle n'est pas immédiatement reconductible à l'économique et au social⁸.

C'est de l'incapacité d'englober dans l'histoire les aspects de la réalité traditionnellement classés comme expression de la « nature » que découle l'exclusion des problématiques qui les concernent de la sphère de la « politique ». Il en va ainsi en particulier de la problématique des animaux non humains ; et aussi, bien entendu, de celle des femmes humaines.

Évoquer en premier lieu la question des femmes permettra d'aborder plus aisément la question des animaux non humains, non parce qu'elles appartiennent à l'espèce humaine⁹, mais simplement parce que leur situation a été analysée davantage et que le caractère politique de leur oppression est donc plus facile à percevoir.

De l'oppression des femmes à l'oppression des animaux non humains

Dans ses grands traits, on peut dire que l'oppression des femmes consiste en l'*extorsion de diverses formes de travail gratuit au sein de l'unité productive familiale*¹⁰.

Cette exploitation se décline à travers bon nombre d'activités : de la gestion du foyer aux soins donnés aux membres de la famille (mari, enfants, proches âgés et malades...), à la participation non rémunérée à l'entreprise familiale, aux prestations sexuelles, et finalement à la reproduction. Ces activités ont deux points communs : le premier est d'être toutes mises en lien avec une merveilleuse, altruiste et héroïque « essence féminine », selon laquelle les femmes seraient « naturellement amenées » à se mettre au service d'autrui ; le deuxième, qui découle du premier, est que *ces activités ne sont pas considérées comme des formes de travail*, mais comme une sorte d'extension d'un automatisme « naturel » des femmes basé sur un fait biologique, la procréation. Cependant, l'analyse matérialiste montre que l'exploitation matérielle précède l'élaboration de la justification idéologique. En effet, les femmes n'ont pas été obligées d'accomplir ces tâches parce qu'elles étaient dès l'origine, du fait de leur prétendue « essence », plus disponibles ou plus douées que les hommes, mais tout simplement parce qu'on les a contraintes. Ce n'est

que par la suite que la susdite idéologie de l'« essence féminine » a été élaborée pour lier et « biologiser » des activités qui, en dehors de l'unité productive familiale, non seulement *ne sont pas perçues comme apparentées*, mais sont pleinement considérées comme des formes de travail et, par conséquence, *sont payées* (sauf dans le cas de la reproduction).

L'exploitation des animaux non humains — ensemble avec sa signification politique — subit un camouflage semblable. Les activités diverses qu'elle comprend — l'engraissement (pour la viande), la reproduction (pour le lait et les œufs), la maladie induite (pour la recherche scientifique), etc. — sont considérées, tout comme les prestations que l'on extorque aux femmes, comme des extensions de simples automatismes biologiques, et expliquées comme l'effet de la réalisation d'une « loi naturelle » selon laquelle les animaux « doivent » se manger entre eux¹¹. Ainsi, comme dans le cas des femmes, ces activités ne sont pas considérées comme des formes de travail et sont soustraites de la sphère de la politique.

Il semblerait donc possible de conclure que l'oppression des animaux non humains consiste en l'extorsion de diverses formes de travail gratuit au sein de différents secteurs productifs, dont le plus important est le secteur zootechnique.

Objections et réponses

Si l'on met de côté le cas de l'expérimentation biomédicale (car aujourd'hui, les « cobayes humains » sont payés¹², alors que les animaux ne le sont pas), il est impossible de comparer les fonctions qu'exercent les animaux non humains à des occupations humaines salariées analogues. Ceci est le premier élément qui rend difficile de concevoir les activités des animaux comme des formes de participation à l'économie humaine (par ailleurs, la même difficulté existe dans le cas des femmes, qui pourtant sont humaines !). Mais l'absence de formes de travail humain équivalentes ne prouve rien, si ce n'est que les animaux non

humains occupent une place tellement basse dans la société humaine qu'ils revêtent des rôles dont on ne conçoit pas qu'ils puissent être assignés à des humains¹³.

Un deuxième élément de perplexité est l'incapacité des animaux à concevoir la valeur de l'argent : quel sens cela a-t-il de leur attribuer un « travail » alors que, même s'ils étaient payés, ils ne sauraient profiter de l'argent gagné ? Ceci est un faux problème, à mon sens. Tout d'abord, si cette objection prouve quelque chose, c'est justement que l'oppression des animaux *n'est pas* un effet du capitalisme : le capitalisme est intervenu en modifiant un rapport de production pré-existant, lié à des systèmes économiques dans lesquels la force de travail n'était pas une marchandise. Si nous revenons au cas des femmes humaines, nous retrouvons le même



ensemble de phénomènes : l'économie politique patriarcale n'est pas du tout dépendante du capitalisme (mais celui-ci en a modifié certains traits, en se positionnant parfois comme ennemi, parfois comme allié¹⁴ du patriarcat). De plus, réduire la lutte de classe à une question de salaire (qu'il s'agisse de l'attribution d'un salaire ou de son augmentation) implique en réalité de perpétuer le capitalisme lui-même, vu que ce mode de production se fonde sur la transformation du travail en marchandise : un monde sans exploitation et sans profit sera nécessairement un monde sans travail salarié, un monde où la propriété collective des moyens de production engendrera de nouvelles formes d'organisation du travail ; il n'y a donc aucune raison de penser que l'impossibilité d'accorder un salaire aux animaux constitue un problème, vu que le salaire ne représente rien de plus que le masque de l'imposture capitaliste¹⁵ et doit être aboli en tant que tel.

Un troisième argument possible pour critiquer ma thèse est l'absence de « conscience animale », qui peut être interprétée de deux façons : en tant qu'absence de capacité à négocier avec les autres, ou en tant qu'absence de conscience de classe. Dans le premier cas, on pourrait penser que l'animal ne participe pas aux processus de production de la société humaine parce qu'il ne possède pas la *volonté* de travailler, et qu'il est donc incapable de négocier la vente de sa force de travail (en acceptant un contrat). Il est évident que cette idée est un produit de la culture bourgeoise du contrat, dont elle hérite les apories. Selon cette vision, l'individu est conçu comme un atome rationnel, qui entre en relation avec d'autres atomes par des accords conclus « librement », dans lesquels sa « libre » volonté s'exprime ; le mécanisme de la lutte de classe, sur lequel se fonde en réalité la transaction, est entièrement refoulé ! De fait, l'individu humain ne « choisit » pas de travailler, mais se retrouve emprisonné dans une structure sociale qui lui *impose* de travailler, ou plus exactement de vendre son travail pour survivre. De même, les animaux non humains survivent tant qu'ils « travaillent » (c'est-à-dire, engraisent, ou produisent du lait et des œufs) ; dès qu'ils sont ou deviennent¹⁶ improductifs, ils sont éliminés. Dans le deuxième cas, on pense que l'absence de conscience de classe dénoterait l'absence de rapport politique concret entre exploités et exploités : mais cette idée implique de retomber dans la faute idéaliste qui consiste à chercher dans l'ensemble des idées la *source* de la réalité ! Le fait que les animaux n'ont pas¹⁷ de conscience de classe ne peut nullement contredire le rapport concret d'appropriation et d'oppression que les humains exercent sur eux. De la même manière, l'absence de conscience de classe des femmes jusqu'à il y a quelques décennies ne contredit pas l'existence millénaire de l'oppression patriarcale.

Pour finir, le facteur le plus important qui empêche l'intégration théorique des animaux non humains dans les relations sociales humaines est l'idée de « différence d'espèce ». Comme je l'ai déjà dit (voir note 8), il faudrait se débarrasser du concept d'« espèce » une fois pour toutes. La critique antispéciste de la discrimination sur la base de l'espèce implique nécessairement l'effondrement de l'idée même d'espèce. Les espèces (aussi bien que les « races » ou les « sexes ») sont des catégories *fluides*, et leurs conditions d'existence correspondent à des facteurs biologiques et environnementaux d'un côté, sociaux et politiques de l'autre, qui changent au cours de l'histoire. Du point de vue de la biologie évolutive, une espèce est un

groupe d'individus capables d'interfécondité ; dans le modèle neo-darwinien, la spéciation (c'est-à-dire, l'apparition de nouvelles espèces) se produit quand les paramètres de l'interfécondité changent, du fait d'un isolement géographique qui produit un isolement génétique. Par contre, du point de vue politique, la catégorie discriminatoire de l'« espèce » ne correspond pas du tout aux catégories biologiques : il s'agit d'un emprunt idéologique visant à identifier des groupes d'individus opprimés *sans faire allusion à l'oppression elle-même* ! En réalité, les « animaux non humains » dont parle la philosophie politique animaliste ne sont nullement définis par une appartenance biologique, mais par le fait d'être des individus que les humains oppriment dans des formes communes et qui sont impliqués dans un même système productif¹⁸. Le même discours vaut pour les « femmes », pour les « noirs », etc., qui ne sont pas des catégories biologiques, et encore moins ontologiques, mais des catégories entièrement politiques. Par conséquent, *les animaux non humains englobés et exploités dans les rapports de production humains peuvent apparaître à l'analyse politique beaucoup plus proches des femmes humaines, englobées et exploitées dans des contextes semblables et en des formes similaires, que d'autres animaux non humains, qui vivent à l'état sauvage et ne subissent l'action humaine que de manière accidentelle*¹⁹.

La Veggie Pride est une manifestation politique

Revenons à la Veggie Pride : je rappelle rapidement ce qu'est la Veggie Pride et vais ensuite considérer la relation entre cette manifestation et l'analyse que je viens de développer.

La Veggie Pride est l'expression de la fierté de ceux et celles qui refusent de manger les animaux (la chair des animaux et les produits d'origine animale). Les participants à la Veggie Pride revendiquent leur renoncement à la consommation des corps des animaux et répudient tout le système productif qui est à l'origine de cette consommation :

Nous voulons :

Affirmer notre fierté de refuser de faire tuer des animaux pour notre consommation.

Refuser de voler à des êtres sensibles le seul bien qu'ils possèdent, leur propre chair, leur propre vie ; refuser de participer à un système concentrationnaire qui fait de cette vie tant qu'elle dure un enfer permanent ; refuser de faire ces choses pour le seul plaisir d'un goût, par habitude, par tradition : ce refus devrait être la moindre des choses.

L'histoire montre cependant à quel point, lorsque la barbarie est la norme sociale, il est difficile de dire non.

Nous voulons affirmer notre fierté à dire ce « non »²⁰.

La Veggie Pride se présente donc comme la revendication d'un acte : le refus, le fait de « dire non » (à l'exploitation, au massacre, au système de production, etc.) La fierté exprimée par la Veggie Pride *ne concerne pas une identité mais un geste et sa signification politique, qui fondamentalement est celle d'une désobéissance*.

Mais la désobéissance des végétariens et des végétaliens est discrète ; c'est pourquoi on peut aisément la réprimer de façon douce, en leur imposant l'adaptation à la norme courante (adaptation qui consiste par exemple à apporter son repas plutôt que manger à la cantine, à accepter de cuisiner des cadavres pour la famille, à répondre avec des grands sourires aux moqueries et aux insultes...) Ces impositions quotidiennes marient leur but pratique (simplifier la vie aux carnivores et protéger leur amour propre) à l'évacuation du sens du geste végétarien : l'acte de désobéissance est transformé par cette douce contrainte en geste personnel, intime, qui doit être accompli dans la vie privée, sans faire trop de bruit, sans déranger personne ; et le problème est que les végétariens eux-mêmes intériorisent cette évacuation.

En effet, les fêtes végétariennes traditionnelles se basent sur la présentation d'un « style de vie », c'est-à-dire, d'une *façon d'être*, chaque militant particulier présentant son style de vie à un public conçu comme un ensemble d'individus particuliers ; autrement dit, la propagande est celle d'un « choix personnel » et vise à encourager d'autres « choix personnels », dans une relation *one-to-one*.

La Veggie Pride a été imaginée pour proposer une vision différente des choses. Dans la Veggie Pride, les végétariens et végétaliens se présentent comme une totalité, rassemblée autour de ce principe de refus et de désobéissance ; leur but prioritaire n'est pas de « convaincre » des individus particuliers à devenir comme eux, mais de montrer leur geste de « dire non » comme *geste public*, comme *contestation* d'un des piliers — le plus secret, le plus caché — de la société : le système de l'oppression des animaux non humains. En cela, la Veggie Pride se place dans la lignée de toutes les autres manifestations politiques. Par exemple, les cortèges contre le G-8 ne visent pas à convaincre les gens de devenir alter-mondialistes, mais à *protester* contre l'ordre économique mondial actuel ; les cortèges des femmes ne visent pas à convaincre les autres femmes à assumer un « style de vie féministe »²¹, mais à *protester* contre l'ordre patriarcal de la société actuelle (tout d'abord contre la famille, ensuite contre l'organisation sexiste du marché du travail, et enfin contre l'État). Bien sûr, le but de ces manifestations est aussi de produire des informations et de susciter des débats pour encourager l'élargissement de la conscience politique de la collectivité sur ces thèmes : mais il s'agit toujours de relations *publiques* entre des composantes *collectives* (la composante protestataire, le public, et le système de pouvoir que l'on conteste), et non de contacts entre des individus particuliers.

Puisque j'ai mentionné d'autres mouvements, on peut se poser cette question : si les manifestations contre le G-8 ne dénoncent pas l'économie politique du patriarcat, et les manifestations des femmes à leur tour ne protestent pas contre la mondialisation de l'économie, est-ce une raison pour les accuser de ne pas être « politiques » ? Bien sûr que non ! Il est évident que les unes et les autres *pourront* développer différents thèmes, mais selon leur actualité et leur pertinence, et non pour chercher une sorte de légitimation, ou pour résoudre un complexe d'infériorité. Un complexe qui semble au contraire imprégner les critiques des animalistes « radicaux » qui jugent une Veggie Pride « apolitique » si elle ne dénonce pas le capitalisme, ne donnant pas d'explications plus approfondies que la simple idée que « tout est lié ».

Revenons au geste végétarien. Comme déjà expliqué, dans la Veggie Pride le geste de désobéissance est publiquement affiché, sous la forme d'une

protestation. Il se traduit aussi en demande de reconnaissance de l'existence sociale — et donc des droits — des végétariens et des végétaliens :

Aux animaux élevés et tués on n'accorde aucun droit ; mais à nous qui sommes solidaires d'eux on en reconnaît, en principe. Nous entendons exercer pleinement nos droits, parce que ce sont les nôtres, et parce que ce sont les leurs, les seuls qu'ils puissent aujourd'hui, indirectement, posséder. Nous avons le droit de manger correctement dans les cantines, au travail comme à l'école ou dans toute collectivité. Nous avons le droit d'élever nos enfants sans leur imposer les produits de l'abattoir. Nous demandons que l'on cesse d'utiliser nos impôts pour payer la viande ou le poisson des autres²².

Ces revendications ne représentent pas, comme on pourrait naïvement l'imaginer, un repli égoïste du sujet végétarien, soucieux de se protéger et de faire que sa niche soit reconnue et sauvegardée. Au contraire, il s'agit de la plus grande extension possible du principe de solidarité. Une solidarité qui consiste justement à projeter sur l'animal non humain, qui dans la société humaine est le non-être, le vide, le néant, l'être qui nous est doublement reconnu, en tant qu'humains et en tant que citoyens.

De fait, nous jouissons d'un droit fondamental, celui de ne pas être niés dans notre existence, ni physiquement ni symboliquement ; mais, en tant que végétariens, nous vivons l'imposition d'une négation de la part de la société, qui ne reconnaît pas notre existence : ainsi, nous subissons symboliquement l'anéantissement que les animaux non humains subissent physiquement. Avec la Veggie Pride, nous refusons tant notre négation symbolique — en assumant la fierté de notre geste de désobéissance — que la négation physique des animaux, en dénonçant leur massacre : les deux choses s'entrelacent, et l'une implique l'autre. En nous réappropriant donc pleinement notre être social, nous contribuons en même temps à combler le vide auquel la société condamne les non-humains exploités, et nous étendons à eux, dans la mesure du possible, la « personnalité » qu'on nous attribue. De sorte que dans la Veggie Pride, par cette projection, nous affirmons implicitement l'inclusion des animaux non humains dans notre société, dans notre *cercle politique*.

Pour cette raison, en outre, la Veggie Pride constitue une expérience qui dépasse la compassion. La compassion (la faculté d'éprouver les mêmes sentiments qu'une autre personne, c'est-à-dire l'identification émotionnelle avec l'autre) est un phénomène individuel, plongé dans l'expérience subjective, même si on l'interprète avec un filtre philosophique ou religieux. Au contraire, la Veggie Pride est un événement collectif, public. Par conséquent, dans la Veggie Pride, l'expérience d'identification des végétariens avec les animaux non humains exploités dans la production alimentaire ne représente pas une



simple projection émotionnelle, mais l'expression de la reconnaissance d'une communauté de destin au sein d'un *monde de relations communes*, celui des êtres sentients : bref, il s'agit une *solidarité politique*²³.

Conclusion

Pour toutes ces raisons, la Veggie Pride représente un événement pleinement politique. De plus, par son caractère horizontal²⁴, elle peut — et veut — constituer une étape dans la construction d'un sujet politique autonome et spécifique. On ne peut pas continuer à nier la spécificité de la question de l'exploitation des animaux non humains. Les analyses transversales (quand elles sont justifiées pas des convergences précises et démontrées) et la coopération avec les autres mouvements sont à poursuivre, mais seulement en gardant à l'esprit *le caractère unique de notre action politique* : celui de refuser et de contester toutes les formes d'aliénation des corps et des vies des animaux non humains pour la consommation et l'avantage des humains.

Un caractère unique qui n'a rien à voir avec le simple identitarisme : notre but n'est pas (et ne doit pas être) la défense d'une identité, mais l'anéantissement d'un des rapports de production qui fondent notre société (la zootechnie), le renversement du rapport social qui en découle (l'oppression des animaux non humains) et la construction d'un nouveau monde de relations. De ce monde, la Veggie Pride est l'icône provisoire, bien que sa véritable essence soit aujourd'hui encore impossible à définir²⁵.

Notes

1. Appartiennent à cette catégorie les cas où le terme « apolitique » constitue un masque bureaucratique pour justifier des collaborations transversales avec la politique « institutionnelle ». Pour simplifier, je mets de côté les cas où l'« apolitisme » est simplement le synonyme d'un indifférentialisme, voire d'une sympathie pour la droite.

2. Appartiennent à cette catégorie toutes les tentatives de déterminer une « cause commune » des différentes formes d'oppression, tant celles qui l'identifient au *capitalisme* (un système de rapports de production trop récent et trop spécifique pour qu'il puisse constituer la racine de phénomènes comme l'autorité religieuse, l'économie patriarcale, l'économie spéciste), que celles qui la cherchent dans une supposée idéologie originelle de la domination.

Ces dernières répètent la vieille erreur idéaliste, celle qui attribue à des causes idéales le rôle moteur de l'histoire humaine ; une erreur largement contredite par le matérialisme historique. Un exemple typique est l'article « antisépécisme » dans la section italienne d'*Anarchopedia*, qui présente le renversement de la société comme l'effet d'une révolution idéologique : « L'antisépécisme [...] n'est pas un mouvement qui vise à réformer la société humaine moderne, mais à la changer radicalement en éliminant la pression discriminatoire, liberticide, violente envers les plus faibles, hiérarchique, autoritaire et anthropocentrique. Bref, à *la révolutionner, en abattant l'idéologie de la domination qui la caractérise* » (souligné par moi). Et encore, en présentant cette « idéologie » comme l'origine de tous les conflits politiques de l'histoire de l'humanité, ils affadissent toute spécificité — synchronique pour les phénomènes différents, diachronique pour les phénomènes analogues —, comme dans l'article « Non malvagio ma sbagliato » de M. Filippi (*Veganzetta*, juillet 2007) : « Dans ce livre [Jim Mason] soutient que toutes les

diverses questions qui affligent notre vie (la guerre, la violence intra-humaine, le désastre écologique, la condition des Animaux, etc.) sont la manifestation d'une même idéologie, l'idéologie de la domination, dont descend "l'être meurtrier de l'histoire" (Ortese) avec sa charge d'oppression "de l'homme sur l'homme" et "de l'homme sur la nature" » (souligné par moi). Voir aussi plus loin, notes 18 et 19.

3. Par « question animale », j'entends toutes les problématiques qui concernent la vie sociale des communautés animales, et par « animal » j'entends « être sentient », quelle que soit son espèce.

4. Si tant est qu'on en parle : souvent, ce sont les animalistes eux-mêmes qui s'auto-censurent.

5. En réalité, les organisateurs italiens avaient proposé de faire une étape de contestation devant une « normale » boucherie, étant d'avis qu'une cible de ce type allait être plus prégnante par rapport au but de la manifestation, mais aussi significative relativement à la problématique du travail humain.

6. C'est-à-dire, qui n'admet qu'une seule modalité d'être, ou autrement dit une seule substance, à la base de la réalité.

7. Voir K. Marx, *Manuscrits de 1844*, Premier manuscrit, XXIV.

8. Une exposition très lucide de ces difficultés se trouve en Sebastiano Timpanaro, « Considerazioni sul materialismo » (dans *Sul materialismo*, Nistri-Lischi, Pisa 1970-1975).

9. Il faudrait se débarrasser une bonne fois pour toutes du concept d'espèce, alourdi par l'utilisation exaspérée de l'opposition « spécisme » / « antisécisme ». Contrairement à ce qu'affirmaient Platon, Aristote et les systèmes scientifiques pré-modernes, le concept d'espèce ne représente pas une structure objective du monde. Il ne peut qu'avoir un rôle purement fonctionnel, tant dans le champ des sciences « de la nature » que dans celui des sciences politiques (voir plus loin).

10. Voir Christine Delphy, *L'ennemi principal*, vol. 1, Éditions Syllepse, Paris 1998. Delphy appelle ce système de production « économie politique du patriarcat ».

11. En ce qui concerne l'expérimentation animale, on invoque un évolutionnisme vulgaire selon lequel l'utilisation des animaux non humains dans la médecine humaine constituerait une manifestation du triomphe adaptatif de l'espèce humaine (un exemple particulièrement affligeant en est le pamphlet de Mario Campli « Sperimentazione sugli animali: le ragioni etiche », http://www.sci-med.it/articoli/Vivisezione_Etica.html).

12. Évidemment, le fait qu'un salaire soit accordé ne constitue nullement une justification de cette pratique (voir plus loin).

13. Un phénomène pas trop différent de la division du travail chez les humains eux-mêmes.

14. « ... on peut faire l'hypothèse que pour encourager les femmes à supporter des situations matrimoniales exploitatives, l'amour ne suffit pas. Leurs chances objectives sur le marché du travail, c'est-à-dire leur relégation au bas de l'échelle des postes et des rémunérations, ont un rôle à jouer. Elles constituent une incitation objective au mariage. Ici, c'est le mode de production capitaliste, ou tout au moins le marché du travail, qui est la variable en amont et la condition structurelle sur le fond de laquelle peut se réaliser l'exploitation du travail domestique dans la famille. » Christine Delphy, *L'ennemi principal*, cit., p. 14.

15. « Quoiqu'une partie seulement du travail journalier de l'ouvrier soit payée, tandis que l'autre partie reste impayée, et bien que ce soit précisément cette partie non payée ou surtravail qui constitue le fonds d'où se forme la plus-value ou profit, il semble que le travail tout entier soit du travail payé. [...] À la base du système du salariat, même le travail non payé semble être du travail payé ». Karl Marx, *Salaire, prix et profit*, ch. 9.

16. Dans le cas de l'animal d'élevage, lorsque l'engraissement se termine, c'est-à-dire lorsqu'il arrive au seuil de l'âge adulte.

17. Au moins pour l'instant : rien n'empêche d'imaginer qu'un virage évolutif en cette direction puisse se produire.

18. Puisque les formes d'exploitation et les systèmes de production changent du point de vue géographique et historique, il est important de préciser que la catégorie politique des « animaux non humains » doit être entendue de façon *dynamique* (aussi bien que les espèces biologiques, évidemment). Voir la critique par Christine Delphy du caractère « a-historique » de nombreuses conceptions du patriarcat (*L'ennemi principal*, cit., Avant-propos, pp. 17-18), et en particulier : « Beaucoup de gens croient que quand on a retrouvé dans le passé la naissance d'une institution, on possède la clé de son existence actuelle. En réalité on n'a expliqué ni son existence actuelle, ni même son apparition passée. En effet il faut expliquer son existence à chaque moment par le contexte de ce moment ; et sa persistance — s'il s'agit bien d'une persistance — par le contexte présent. Certaines explications qui se veulent « historiques » ne sont pas vraiment historiques : elles ne tiennent pas compte des conditions de fonctionnement de chaque période, et elles sont donc, paradoxalement, a-historiques ».

19. Pour cette raison, le mouvement féministe peut représenter un interlocuteur beaucoup plus fécond que le mouvement écologiste, bien que ce dernier soit traditionnellement considéré comme l'allié le plus proche du mouvement de libération animale. On pourrait observer, sur la base de l'opinion superficielle selon laquelle toutes les formes d'oppression sont « liées » et ont une seule et même origine (voir note 2), que c'est aussi le cas des autres mouvements de libération humaine et que les femmes ne sont pas plus proches des animaux non humains que les autres sujets humains opprimés. Mais cette affirmation a besoin d'être démontrée au-delà des analogies de surface. L'oppression des femmes (à l'époque contemporaine) se rapproche de celle des animaux en ce qu'elle est entièrement enracinée dans des catégorisations biologiques qui sont vues encore aujourd'hui comme objectives (tout le monde admet que les « races » n'existent pas, mais qui est disposé à accepter que les genres sexués et les espèces n'existent pas ?), ensuite dans l'exclusion de leur activité du domaine de la politique (qui découle du présupposé précédent) et finalement dans la correspondance (partielle dans le cas de femmes) entre travail et fonctions corporelles. Dans le cas des autres sujets humains, quels seraient exactement les caractères coïncidents ?

20. Manifeste de la Veggie Pride (voir plus loin, *Documents*, page 39).

21. Le concept même paraît ridicule ! Et ce ridicule devrait amener le mouvement pour les animaux à reconsidérer ses mots d'ordre avec un peu de sens critique...

22. Manifeste de la Veggie Pride (voir plus loin, *Documents*, page 40).

23. L'opposition entre compassion et solidarité politique ne doit absolument pas être interprétée selon le schéma obsolète de l'opposition entre corps et esprit, ou de celle entre instinct et raison ! Il s'agit plutôt, encore une fois, du dépassement de la sphère personnelle, privée, pour aboutir à une conception sociale de soi-même.

24. « Nous voulons que pendant le défilé (la première partie de la manifestation) ne soient vues que des personnes qui, en leur nom propre, viennent exprimer leur fierté d'être végéta*iennes pour les animaux. [...] Aucune sigle ou nom d'organisation ne doit figurer sur les banderoles et pancartes utilisées pendant le défilé. » (voir plus loin, *Documents*, pages 43-44).

25. Pour ceux qui, comme moi, pensent que la philosophie ne peut être que la description rationnelle de l'existant, et non la représentation prophétique d'un devoir-être abstrait.

Définition internationale de la Veggie Pride

Les premières éditions de la Veggie Pride se sont tenues à Paris, mais sa vocation est internationale, et, à partir de 2008, l'événement a commencé à se diffuser dans d'autres pays. Dans le respect de l'autonomie des équipes d'organisation locales, une définition internationale a été rédigée qui établit les points fondamentaux constitutifs de la Veggie Pride.

1. La manifestation doit être centrée sur le refus de manger les animaux par souci pour les animaux. Les autres motivations pour être végétarien — environnement, santé, tiers monde... — doivent être absentes ou occuper une place clairement secondaire.
2. Il s'agit d'une manifestation d'individus, qui viennent manifester à titre personnel. Les associations et autres groupes peuvent participer mais de façon secondaire, par exemple, aux activités organisées parallèlement à la manifestation.
3. Ces individus manifestent le fait qu'ils ne mangent pas les animaux par souci pour les animaux ; et manifestent qu'ils considèrent que ce geste est quelque chose de bien.
4. La participation à la manifestation est ouverte à toute personne qui ne mange pas les animaux pour les animaux (qu'elle ait ou non aussi d'autres motifs).
5. La manifestation demande que l'on accepte le débat, au sein de la société, sur la question de la consommation de la viande relativement à la violence qu'elle implique contre les animaux.
6. La manifestation est non violente et est, dans la mesure du possible, légale.

Manifeste de la Veggie Pride

Nous voulons :

Affirmer notre fierté de refuser de faire tuer des animaux pour notre consommation

Refuser de voler à des êtres sensibles le seul bien qu'ils possèdent, leur propre chair, leur propre vie ; refuser de participer à un système concentrationnaire qui fait de cette vie tant qu'elle dure un enfer permanent ; refuser de faire ces choses pour le seul plaisir d'un goût, par habitude, par tradition : ce refus devrait être la moindre des choses.

L'histoire montre cependant à quel point, lorsque la barbarie est la norme sociale, il est difficile de dire non.

Nous voulons affirmer notre fierté à dire ce « non ».

Dénoncer la végéphobie

Pourtant de cela on veut nous faire honte. Le végétarisme est nié, ignoré, raillé, marginalisé quand il n'est pas diffamé.

Le végétarisme met en cause la légitimité de la claustration et de la tuerie de milliards d'animaux. Par sa simple existence, il rompt l'omertà. Telle est la raison des rires et de la haine végéphobes.

Bien sûr on tolère le végétarisme inoffensif, celui qui prétend n'être qu'un choix personnel et invoque l'alibi d'une répugnance anodine, de la santé, de l'environnement ou d'un noble ascétisme. Mais malheur à nous si nous contestons ouvertement l'ordre barbare !

On commencera par en rire. Se soucier des poules et des vaches est paraît-il ridicule. Le ridicule réprime sans arguments les idées qui dérangent.

Mais si nous ne plions pas, le rire devient jaune. Nous étions des clowns, nous voici des monstres. Des traîtres à notre espèce puisque nous ne lui donnons pas tous les droits. Des parents indignes car nous n'initions pas nos enfants aux joies carnassières. Des émules des nazis parce que Hitler aimait les chiens. Une secte intolérante puisque nous ne pensons pas comme tout le monde.

On nous accuse d'être terroristes. Ou d'idolâtrer la nature. Ou de refuser ses lois. Tout est bon pour déformer nos propos. Pour nous faire honte, pour nous rejeter symboliquement hors de la société.

Nous refusons d'avoir honte de notre compassion. Nous ne voulons plus raser les murs. Nous ne voulons plus nous excuser de ne pas vouloir tuer. Nous sommes là, nous vivons, nous pensons et nous le disons.

Affirmer notre existence

Rien qu'en France, nous sommes des centaines de milliers à dire non au massacre. La plupart des civilisations se sont interrogées sur le bien-fondé du carnivorisme. Qui en entend parler ? Le végétarisme est expurgé des manuels et des biographies.

« L'homme qui mange de la viande ou le chasseur qui s'accorde avec les cruautés de la nature maintient à chaque bouchée de viande ou de poisson que la force fait le droit. » — Isaac Bashevis Singer, prix Nobel de littérature.

Affirmer notre existence, dire que nous vivons sans viande, c'est aussi montrer que c'est possible. Nous ne mangeons ni vaches ni porcs, ni poulets ni poissons ni crevettes. Et nous vivons, aussi bien que quiconque, n'en déplaie aux « spécialistes » médiatisés dont la science consiste à nier la réalité. Ni le végétarisme, ni le végétalisme (qui exclut tous les produits de l'exploitation animale, lait et œufs compris) n'ont d'effet négatif particulier sur la santé - les études disponibles montrent même plutôt l'inverse !

Tuer pour vivre n'est pas une fatalité. Cela n'est nécessaire ni individuellement ni collectivement. Les animaux d'élevage consomment bien plus d'aliments que leurs chairs mortes n'en fournissent. Pourtant, l'argent public est massivement dépensé pour soutenir l'élevage et la pêche.

Défendre nos droits

Aux animaux élevés et tués on n'accorde aucun droit ; mais à nous qui sommes solidaires d'eux on en reconnaît, en principe. Nous entendons exercer pleinement nos droits, parce que ce sont les nôtres, et parce que ce sont les leurs, les seuls qu'ils puissent aujourd'hui, indirectement, posséder.

Nous avons le droit de manger correctement dans les cantines, au travail comme à l'école ou dans toute collectivité. Nous avons le droit d'élever nos enfants sans leur imposer les produits de l'abattoir.

Nous demandons que l'on cesse d'utiliser nos impôts pour payer la viande ou le poisson des autres.

Nous tenons à briser le silence qui est fait sur nos idées. Nous ne voulons plus que le seul discours public sur le sujet soit celui des industriels et intellectuels défenseurs de la consommation carnée.

Nous demandons que l'on accepte le débat.

Nous sommes le miroir de votre mauvaise conscience et ce miroir ne se cachera plus.

Face aux images des monceaux de cadavres d'animaux « détruits » pour cause d'ESB ou de fièvre aphteuse, nous étions seul-e-s à ne pas ressentir de honte. Pour nous. Nous avions honte pour les autres.

Surtout, nous étions tristes. Si nous tenons à affirmer notre fierté à refuser la barbarie, nous n'en éprouvons pas de satisfaction. Les animaux sont massacrés par milliards. On les tient pour muets, leurs cris ne comptent pas. Nous parlerons pour eux jusqu'à ce que le massacre cesse.

Nous sommes des animaux solidaires de tous les animaux !

Foire aux questions

Questions générales

1. Qu'est-ce que la Veggie Pride ?

La Veggie Pride est une manifestation qui rassemble chaque année à Paris des végéta*iens contre l'exploitation animale. [«Végéta*ien» est un raccourci pour «végétarien ou végétalien»]

Un défilé a lieu dans les rues de Paris, suivi d'un rassemblement sur une place où sont proposées de nombreuses attractions (stands de dégustation, d'information, vente de matériel militant, musique, discours, etc.).

Ce rassemblement favorise aussi les rencontres, échanges, discussions entre manifestants d'horizons et d'engagements divers.

2. Quels sont les objectifs de la Veggie Pride ?

L'objectif visé par la Veggie Pride est d'amener les végéta*iens à se manifester publiquement pour devenir des porte-parole actifs de la cause animale au lieu de chercher à passer inaperçus.

Pour ce faire, nous les encourageons à exprimer leur fierté d'être végéta*iens pour les animaux, à lutter contre la végéphobie dont ils sont victimes et à défendre leurs droits de citoyens.

En effet, l'oppression des animaux non humains se traduit aussi par la violation des droits en principe reconnus aux êtres humains.

Parmi ceux-ci, figurent :

- le droit de manger correctement dans les cantines, dans les hôpitaux, dans les prisons, ou dans toute collectivité ;
- le droit à une information médicale impartiale et adaptée ;
- le droit d'élever leurs enfants selon leurs convictions sans qu'on les fasse passer pour des marginaux à leurs yeux ;
- le droit de refuser tout travail qui aille à l'encontre de leurs convictions éthiques (conditions du PARE en particulier..) ;
- le droit de répondre aux personnes qui les attaquent dans les médias.

3. Quelle est l'histoire de la Veggie Pride ?

L'idée a été celle d'un individu (David Olivier) qui en a fait part à une poignée d'autres autour de lui. Les choses ont vraiment démarré le 31 août 2001 lorsque la proposition d'une manifestation qui aurait lieu le 13 octobre à Paris a été lancée sur des listes de discussion sur Internet consacrées aux animaux. Plusieurs personnes se sont déclarées intéressées par ce projet. La liste «veggiepride2001» a été créée le 3 septembre 2001 afin de le concrétiser. C'est sur cette nouvelle liste qu'a été discuté et mis au point le manifeste qui constitue la plate-forme politique de la Veggie Pride.

Quelques semaines plus tard (le samedi 13 octobre 2001), la première Veggie Pride a rassemblé environ 200 manifestants qui ont effectué une marche symbolique autour de la Place des Innocents (la Préfecture de police ayant imposé une manifestation statique).

La manifestation a été suivie par France 3 Île de France, dont les images ont été reprises par Canal+ et par Télé 7 Jours, puis de nombreux autres médias ont annoncé ou évoqué l'événement, dont Technikart en France ou NRJ et la Dernière Heure en Belgique.

S'agissant d'une première, organisée en moins de deux mois et avec de faibles moyens, cette couverture médiatique inespérée ainsi que la mobilisation de ces 200 manifestants ont constitué des éléments très encourageants pour les éditions futures.

La seconde édition, qui a bénéficié d'une meilleure préparation, s'est déroulée le samedi 18 mai 2002 à Paris. Elle a rassemblé environ 500 manifestants qui ont défilé entre les places de Jussieu et de la Sorbonne.

La manifestation a, cette fois-ci, été suivie ou annoncée par plusieurs médias nationaux (France 3, France Info, NRJ, RFM, 24 Heures...) et de nombreux médias régionaux ou spécialisés.

L'événement a pris de l'ampleur au cours de cette seconde édition (mobilisation plus importante, soutien d'associations plus nombreuses - en particulier des associations étrangères - et intérêt des médias). Nous espérons qu'il en sera de même pour les prochaines années.

4. Qui sont les organisateurs de la Veggie Pride ?

La Veggie Pride est organisée par des personnes provenant d'horizons divers, de tout âge et de toute condition sociale, agissant à titre individuel (et non par une coalition d'associations).

Pour la plupart, elles se sont rencontrées sur des listes de diffusion Internet traitant du végéta*isme et de la question animale.

Tous les organisateurs sont végétariens ou végétaliens pour les animaux (et pas seulement pour leur santé ou pour des raisons écologiques ou humanitaires par exemple).

La quasi totalité des débats et décisions concernant le déroulement de la manifestation s'effectue sur un forum dédié à la Veggie Pride et ouvert à toute personne remplissant quelques conditions préalables.

5. Comment est financée la Veggie Pride ?

L'organisation d'une manifestation telle que la Veggie Pride nécessite un budget conséquent pour financer :

- l'impression de dizaines de milliers de tracts ;
- la location d'une sono et d'un groupe électrogène ;
- les communications par téléphone, fax, courriers avec les médias et les associations ;
- toutes sortes de petites dépenses (mégaphone, etc.).

Les organisations qui soutiennent la Veggie Pride apportent une aide morale et logistique (diffusion des informations auprès de leurs adhérents, mise en place de moyens pour faciliter le transport des manifestants, etc.), mais aucun soutien financier ne leur est demandé.

La Veggie Pride ne reçoit d'autre part aucune subvention ou aide financière. L'ensemble des dépenses sont aujourd'hui financées par les organisateurs eux-mêmes. Tous les dons sont donc évidemment les bienvenus.

6. Quand auront lieu les prochaines Veggie Pride ?

La Veggie Pride a lieu tous les troisièmes samedis de mai.

7. Y a t-il ou y aura-t-il d'autres Veggie Pride ailleurs qu'à Paris ?

Pour avoir une chance d'être pris en considération, nous avons besoin de montrer que nous sommes nombreux et unis.

Pour cela il est souhaitable qu'un maximum de personnes se réunisse en un seul endroit en France.

En revanche, nous encourageons vivement tous les projets de Veggie Pride dans d'autres pays et invitons les personnes intéressées à prendre contact avec nous.

Questions sur l'organisation et le déroulement

1. Qui peut participer à la manifestation ?

Le seul critère permettant de participer à la manifestation est **d'être végétarien parce qu'on refuse de faire souffrir et tuer des animaux** pour notre consommation, que le mobile de ce choix soit la compassion ou une réflexion d'ordre éthique. Certains participants à la Veggie Pride se diront antispécistes ou partisans des droits des animaux, d'autres se présenteront simplement comme des personnes qui estiment que la satisfaction de préférences gastronomiques est une raison trop mince pour tuer des êtres sensibles.

Les non-végétariens ne peuvent pas compter parmi les manifestants. Ils sont en revanche invités à profiter de cette journée pour s'informer grâce à la documentation mise à leur disposition, à poser des questions aux participants, et à assister aux diverses animations proposées.

2. Quelles consignes doivent être suivies par les participants à la manifestation ?

Nous voulons que pendant le défilé (la première partie de la manifestation) ne soient vues que des personnes qui, en leur nom propre, viennent exprimer leur fierté d'être végéta*iennes pour les animaux.

L'idée de la Veggie Pride est d'amener les végéta*iens à faire leur «coming out», à oser affirmer leurs raisons, leurs sentiments, leurs convictions concernant les animaux dans leur vie quotidienne, et d'accroître leur résistance face aux tentatives de marginalisation dont ils peuvent faire l'objet dans leur famille ou au travail.

C'est pour cela que la Veggie Pride s'adresse aux végéta*iens en tant qu'individus et leur demande d'être présents en tant que tels.

Nous voulons d'autre part que, pour une fois, les messages diffusés au cours de la Veggie Pride rompent avec l'idéologie qui veut qu'une cause ne mérite d'être défendue que si elle sert des intérêts humains (voir partie 3, question 4).

C'est pour promouvoir ces deux points que nous avons établi un ensemble de règles, que nous demandons à chacun de respecter. En particulier :

- Aucun sigle ou nom d'organisation ne doit figurer sur les banderoles et pancartes utilisées pendant le défilé.

- Le message sur les banderoles et pancartes ne doit pas faire référence à d'autres motifs pour le végéta*isme que le sort des animaux mangés. Nous pensons que ces règles ne sont pas en contradiction avec l'expression de la diversité des individus participants, bien au contraire.

Dans le cadre de l'esprit Veggie Pride, toutes les initiatives sont les bienvenues pour animer la manifestation, en particulier :

- les participants sont invités à confectionner des banderoles et pancartes ;

Documents

- on peut venir déguisé ;
 - on peut concevoir des sketches à jouer pendant la partie statique de la manifestation ;
 - on peut faire de la musique, ou dire des poèmes...
- De plus, les associations ont leur place dans la Veggie Pride. Elles peuvent:
- figurer parmi les organisations qui soutiennent la Veggie Pride ;
 - tenir un stand lors de la partie statique, où elles peuvent afficher leur propre bannière, distribuer ou vendre leur documentation, faire signer leurs pétitions, vendre ou offrir des boissons ou de la nourriture ;
 - distribuer leurs tracts au public lors de la partie statique.

Questions sur le fond

1. Pourquoi avoir choisi le nom « Veggie Pride » ?

Avec la «Lesbian and Gay Pride» les homosexuels ont pu «sortir de leur placard», dire sur la place publique qu'ils n'avaient pas honte de leur sexualité et dénoncer l'homophobie. De nombreux végéta*iens désirent faire de même à propos de la végéphobie dont ils sont victimes dès lors qu'ils expriment leur volonté de ne pas exploiter les animaux.

L'utilisation du terme *pride* (fierté) pour défendre les droits des végéta*iens permet d'établir un parallèle entre ces deux manifestations aux concepts militants parfois très similaires.

Par ailleurs, la Veggie Pride a une vocation internationale. Son site Internet (www.veggiepride.org) est traduit en plusieurs langues ; les associations qui la soutiennent appartiennent à des pays différents ; dès la seconde édition, de nombreux étrangers comptaient parmi les participants, et nous espérons qu'à terme des manifestations similaires se dérouleront dans d'autres pays que la France.

Contrairement à une dénomination telle que « Fierté végétarienne », le nom « Veggie Pride » peut facilement être adopté tel quel, sans traduction, à l'étranger.

2. Pourquoi être « fiers » (*pride*) de notre végéta*isme ?

Notre fierté, c'est d'abord la volonté de proclamer que nous n'avons pas à avoir honte de ne pas tuer d'animaux pour notre consommation, que nous ne nous laisserons plus intimider par les ricanements que ce choix inspire.

De notre point de vue, l'exploitation des animaux n'est pas un comportement moralement justifiable.

De ce fait, ne pas manger les animaux est la moindre des choses (tout comme ne pas violer, torturer, etc.).

Mais ceux qui mangent de la viande ne font que perpétuer des horreurs déjà inscrites dans leur culture et se défaire de ce système n'est pas chose facile.

C'est pourquoi nous préférons mettre en avant la fierté d'avoir su dire non à l'exploitation animale, condamner cette exploitation en tant qu'idéologie plutôt que de blâmer ceux qui aujourd'hui participent au massacre.

Le prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer disait que la chose dont il était le plus fier dans sa vie, c'était d'être devenu végétarien.

Notre fierté, c'est d'avoir fait la moindre des choses, une chose très importante mais élémentaire, que tout le monde devrait faire et peut faire.

3. En quoi l'approche visée par la Veggie Pride est-elle différente de celle des autres mouvements de promotion du végéta*isme ou de défense animale ?

La Veggie Pride est une manifestation de végéta*iens contre l'exploitation animale et s'inscrit donc dans le cadre d'autres mouvements qui ont pour but la protection animale ou la promotion du végétarisme par exemple.

Ce qui distingue cependant la Veggie Pride des mouvements de défense animale est qu'elle place au premier plan le végétarisme, la consommation des animaux étant de très loin la première cause de souffrance animale.

Ce qui la distingue d'autre part des mouvements de promotion du végéta*isme, c'est qu'elle n'a pas pour but de présenter un régime alimentaire ou un mode de vie, intéressants à plusieurs titres. Sa particularité essentielle est qu'elle comporte un message moral (la fierté de ne pas manger d'animaux) et de nombreuses revendications liées à la lutte contre la végéphobie.

4. Pourquoi la Veggie Pride ne met-elle pas en avant d'autres raisons de choisir le végétarisme que la volonté de ne pas maltraiter et tuer les animaux ?

On nous reproche parfois de ne pas utiliser tous les arguments disponibles pour promouvoir le végétarisme :

- avantages pour la santé humaine,
- effets nocifs de l'élevage sur l'environnement,
- accaparement de la production agricole pour nourrir les animaux destinés à la boucherie, au détriment de l'alimentation des humains des pays pauvres...

Ce choix est délibéré. Non que nous jugions ces autres arguments négligeables. Mais nous avons voulu rompre avec l'idéologie qui veut qu'une cause ne mérite d'être défendue que si elle sert les intérêts des humains. Les autres animaux sont les principales victimes des sévices et de la tuerie pour la viande. Y mettre fin est une raison suffisante pour cesser de les dévorer. C'est à eux que la Veggie Pride est dédiée.

5. Pourquoi la Veggie Pride défend-elle les droits des végéta*iens et pas directement ceux des animaux ?

Ce qui nous importe avant tout, en tant que végéta*iens contre l'exploitation animale, c'est que des animaux ne soient plus pêchés ou égorgés dans les abattoirs. Ne les trahissons-nous pas en défendant nos droits plutôt que les leurs ?

Nous n'avons pas honte de réclamer des droits pour nous. Il serait absurde de raisonner comme si ces droits étaient alternatifs à ceux des animaux non humains, comme si revendiquer quelque chose pour nous se faisait à leur détriment. Une petite histoire pour éclairer ce point ...

Une femme entre dans un commerce. Elle demande à poser une affiche appelant à manifester contre les discriminations et la violence envers les

étrangers. Le commerçant, qui est profondément xénophobe, injurie la femme et la jette dehors brutalement.

Cette femme a-t-elle tort de dénoncer l'agression dont elle a fait l'objet ? Devrait-elle se taire sous prétexte que sa mésaventure n'est rien à côté de ce que subissent les étrangers ?

En fait, elle s'est fait insulter pour s'être rangée du côté des victimes de la xénophobie. La raison pour laquelle elle a été agressée est la même que celle qui cause des souffrances plus graves à ceux dont elle se solidarise. En s'insurgeant contre ce qui lui a été fait à elle, elle défend son droit à agir pour que ces souffrances cessent.

De même, les acteurs de la Veggie Pride dénoncent des comportements dont ils sont les victimes, et qui sont une manifestation des attitudes qui nuisent beaucoup plus gravement à d'autres animaux.

Les droits que la société nous accorde sont les seuls que les autres animaux possèdent indirectement aujourd'hui. À ce titre, ils sont très précieux. C'est pour cela que nous ne luttons pas en marge de la société mais dans la société, et que nous entendons faire respecter nos droits de citoyens et en particulier celui d'exprimer notre remise en question de la consommation des animaux.

D'autre part, la Veggie Pride n'est qu'une action parmi d'autres. Chacun de nous à sa manière est présent par ailleurs dans des luttes qui défendent directement les animaux.

6. Qu'est ce que la végéphobie dénoncée par la Veggie Pride ?

Dès lors que l'on déclare refuser de faire emprisonner, gaver, terroriser, mutiler, priver de relations sociales, asphyxier, assommer, électrocuter, égorger autrui pour la simple satisfaction d'habitudes ou de préférences alimentaires, nos propos sont au mieux moqués, rendus inaudibles (sensiblerie, immaturité...) ou, pire, suspectés de véhiculer des idéologies odieuses (haine de l'humanité, inféodation à des sectes dangereuses...). Beaucoup de végétariens préfèrent passer inaperçus ou invoquer de fausses raisons dans l'espoir d'échapper aux moqueries et à la réprobation sociale.

La végéphobie est le phénomène qui contraint les végéta*iens soit à ne pas assumer publiquement leurs convictions, soit à se trouver marginalisés par leur entourage.

Par la Veggie Pride, nous voulons dire que nous n'acceptons plus cette situation. Nous voulons qu'il y ait discussion argumentée de nos propositions, à la place des rires ou des injures.

7. Le message porté par la Veggie Pride est-il agressif ou intolérant ?

Dire aux gens « c'est parce que vous mangez les animaux qu'on les tue », ce n'est pas les agresser, c'est refuser de leur mentir, c'est considérer que ce que nous avons compris, eux aussi sont capables de le comprendre.

Par la Veggie Pride, nous souhaitons simplement exprimer publiquement, collectivement, franchement, sans exagération ni censure, ce que nous pensons. Nous ne voulons plus avoir le choix entre l'hypocrisie ou la marginalisation. Nous considérons que c'est à la fois notre droit et une marque de respect envers ceux qui nous entourent.

On estime souvent intolérant de remettre en question ce que mangent les gens ; nous empiéterions ce faisant sur un domaine de choix purement personnel. Il n'y a cependant aucune raison pour accorder une telle immunité exceptionnelle aux choix alimentaires. Le caractère légitime ou non de l'acte de se nourrir de chair animale, et donc de faire souffrir et tuer des animaux pour cela, est une question éthique, et peut à ce titre faire l'objet d'un débat au sein de la société, comme n'importe quelle autre question éthique.

C'est au contraire la volonté d'interdire d'emblée un tel débat qui nous semble intolérante.

8. Un discours plus consensuel ne serait-il pas plus efficace ?

Ne serait-il pas plus efficace, pour convaincre les gens de ne plus manger de viande, ou d'en manger moins, d'utiliser, comme le font tant de végétariens, des arguments plus consensuels que ceux qui font référence au sort infligé aux animaux ; tels les arguments portant sur la santé, le tiers-monde ou l'écologie ? En ne parlant pas des animaux, ou en évitant de mettre les personnes qui mangent les animaux face à leurs responsabilités dans le traitement de ceux-ci, ne peut-on plus facilement les amener à être d'accord avec nous ?

Nous ne le croyons pas, ou en tout cas refusons le discours qui voudrait faire de cette stratégie la seule acceptable.

En disant autre chose que ce que nous pensons, nous convainçons peut-être plus facilement de ce que nous disons, mais pas de ce que nous pensons. En mettant nous-mêmes une barrière entre ce que nous pensons et ce que nous disons, nous ne nous rapprochons pas des gens ; au contraire, nous les éloignons de nous.

Les personnes que nous pouvons convaincre d'abandonner la viande sur la base de la santé ou d'autres motivations purement personnelles n'ont aucune raison d'être à leur tour motivées pour en convaincre d'autres. Nous ne croyons pas en l'efficacité d'un mouvement formé d'un noyau de personnes motivées par le sort des animaux cherchant à convaincre l'ensemble de la société de changer de comportement sur la base d'autres arguments que ceux qui les ont elles-mêmes convaincues.

Une personne peut être végétarienne pour les animaux sans croire le végétarisme avantageux pour la santé, le tiers-monde ou l'écologie de la planète. Ces questions factuelles sont indépendantes de la question éthique du traitement des animaux. Il n'est pas efficace d'exclure ces personnes de la lutte pour les animaux, ou d'exiger d'elles qu'elles mentent sur leurs propres convictions. Il n'est pas non plus efficace de donner le sentiment que pour être végétarien, il faille être d'accord avec ces affirmations factuelles.

La stratégie « consensuelle » a été testée sur le terrain depuis des décennies au moins et n'a pas fait preuve d'une efficacité éclatante.

L'argument « efficacité » peut au plus justifier l'emploi, par les personnes qui le désirent, de ces arguments plus consensuels; il ne peut justifier l'exclusion de toute autre stratégie.

Nous estimons que l'ampleur de la souffrance et de la mort causée par la consommation de la viande justifie que l'on parle haut et clair à son propos, à moins d'avoir à l'encontre d'une telle franchise des arguments d'efficacité autrement plus forts que ceux qui nous sont présentés.

La Veggie Pride est une manifestation annuelle qui a lieu en France depuis 2001 et en Italie depuis 2008 ; elle réunit les citoyens qui sont végétariens ou végétaliens par respect pour les animaux.

Ce recueil de textes écrits par les organisateurs français et italiens explique le message de la Veggie Pride et en développe les points fondamentaux, en proposant un élargissement de perspective sur l'importance de cette manifestation pour le mouvement de libération animale.

Site de la Veggie Pride française :

<http://www.veggiepride.fr/>

Portail international :

<http://www.veggiepride.org/>

